

nouvelle

LE PARIS-NICE

Roger-Michel Biscroma



HYPALLAGE
EDITIONS

Roger-Michel Biscroma

LE PARIS-NICE

(nouvelle)

Hypallage Editions

Hypallage Editions
16, rue de la Marne, 06 500 Menton

Édité sur Internet le 11 juin 2014
Prix : 4,75 €

© 2014 Hypallage Editions
Tous droits réservés
ISBN : 978-2-37107-072-1

Sommaire

Mentions légales 03

Le Paris-Nice 04

Le Paris Nice

Le canal Saint Martin est figé. L'hôtel du Nord a gardé sa pancarte et la passerelle en souvenir. À six heures du matin, « Paris la blonde » se gèle, et le jour fait la grasse matinée tout l'hiver. Édouard, lui, la tête dans les épaules avec son écharpe de haine, fait la tortue. Il longe la berge de cette patinoire qui protège son eau sous cette croûte de froid. « Atmosphère, atmosphère... »

Tous les matins, qui n'ont rien à envier à la nuit, l'ancien Italien trimbale pendant une demi-heure ses trente-trois hivers que le diable lui a donnés, pour les poser dans l'usine d'une fabrique de tuyaux en ferraille, qui accompagneront l'eau ou la fumée à des endroits qui ne dérangent personne.

Avec ce ciel en dalles de béton et cette flotte qui suinte de son ciment comme un dégât des eaux, ce pauvre type marche ou plutôt piétine l'endroit qui ne change jamais. Il se déplace dans l'espace comme un prisonnier dans sa cellule.

La fin du mois est proche et ce sera jour de paye. Il pourra continuer de continuer à s'emmerder en mangeant sa gamelle de pâtes d'hier soir qui ont bouffé la sauce avant lui. Après un morceau de fromage bon marché, il finira le repas avec une pomme fade ; n'ayant jamais croqué celle de la genèse, il en paye cependant la note sans broncher.

Édouard n'est né de personne, car personne ne voulait d'Édouard. L'arbre a cassé sa branche, et le vent venu d'Italie l'a emportée jusqu'ici. Son bois sert à faire des balais. Comme un sac à dos, Édouard porte sa vie exempte d'amour et de

chance, mais remplie d'une tristesse dont il n'a même pas conscience, n'ayant jamais connu rien d'autre.

Accompagné par l'obscurité, habillé de bleu et de gants de cuir d'une vache qui ne donnait plus de lait, le voilà à l'atelier, où il va s'enfermer dans ces murs qui ne cachent même pas leurs briques avec leur chapeau de tôle ondulée. Ici on emboutit la feuille d'acier qui deviendra tube, et que la rouille mangera sans se presser. L'un après l'autre, ce cortège de besogneux arrive. Plombiers et couvreurs font la queue devant le portail : ils têtent la Gauloise chaude qui a remplacé maman, l'enfumage est parfait.

Sept heures et c'est reparti pour une journée. La ferraille crie chaque fois qu'on la touche, à croire qu'elle souffre, les machines respirent et recrachent l'air dans un rythme de marathoniens qui montent une côte. Les gerbes et cascades d'étincelles jaillissent d'un feu qui ne chauffe personne, dont il émane une odeur acide, et tout cela dans un bruit strident, comme si le rouleau de la feuille d'acier refusait l'amputation d'une partie de lui-même qui finira gouttière ou solin, dans ces lieux où ne traînent que les pigeons et les chats.

Haut perché, entouré de vitrages au bout d'un escalier dont les talons font résonner les marches tout en les polissant de couleur argentée, le maître des lieux a installé son antre avec vue imprenable. Bien au chaud, cravaté et col de chemise blanc fatigué, plus secrétaire poudrée de riz avec porte-jarretelles aux odeurs du patron, ces endimanchés gèrent l'enfer de père en fils. Séparées d'un mur de l'atelier par un labyrinthe de rayonnages donnant sur un comptoir, les blouses bleues aux armoiries du tenancier remplissent des bordereaux blancs qui cachent le carbone qui, lui, répète ce que l'on raconte sur un autre papier rose. Grâce à la file d'attente de ces

clients que l'on tutoie, la caisse est toujours pleine dans cet univers d'hommes des années cinquante que la guerre a façonné.

Édouard, droit comme un *i* devant sa machine, répète inlassablement les mêmes gestes comme un idiot qui ne saurait faire que ça ! Pendant la pause de neuf heures, il reste la plupart du temps muet. Le chat du coin connaît son homme, et vient chercher sa pitance. Édouard casse un œuf dur qu'il débarrasse de sa coquille en le tapotant contre son genou, un peu de sel et un peu de jaune pour le chat. En compagnie de sa gitane, l'ouvrier boit un demi-verre de café.

Les cancons de l'usine ne l'intéressent pas. D'une main il gratouille la fourrure du félin installé sur ses genoux qui lui mordille les doigts. Comme d'habitude, la secrétaire vient chercher son café avec sa tasse mal lavée qui a gardé son rouge à lèvres d'hier. Ses cheveux couleur charbon et son cou entortillé d'un foulard fleuri, la femme ne sent plus son parfum sucré, qui empeste les lieux et trahit son arrivée avant même qu'on ne l'aperçoive. Compressée dans sa gaine avec sa poitrine de nourrice, qui pourrait remplir la main d'un honnête homme, la dactylographe promène ses oignons aux pieds, héritage de sa grand-mère, qui déforment ses chaussures.

Malgré tout, les apparences sont trompeuses, car dans cet établissement d'un autre âge, les quarante-cinq personnes qui y travaillent ont le temps de creuser leurs rides, d'élever leurs enfants sans se soucier du lendemain. Tout est prévu pour garder l'ambiance, le bonheur est interdit. À chaque départ à la retraite, le mousseux débouché fait couler sa larme. Même le patron n'y trouve pas son compte lors du départ de cet employé jadis embauché par son défunt père, quand lui-même

jouait dans l'usine, en culottes courtes, d'où le tutoiement entre les deux hommes ! Privilège de l'ancien qui a eu son patron assis sur ses genoux, tous les jeudis à l'heure de la gamelle, avec le bonbon au fond de sa poche, que le petit allait chercher et qui faisait rire ce papa d'un autre, car, une fois sur deux, il lui présentait la mauvaise poche, histoire de corser un peu la recherche qui n'en serait que plus agréable.

Le jour attend qu'Édouard ait fini son travail pour s'enfuir un peu avant lui. L'immigré s'en repart, gamelle sale en prenant une rue adjacente, pour aller acheter son tabac. Arrivé devant le cigare lumineux, il pousse une porte de bois et de vitres embuées qui a fait son temps et qui ouvre sur un carrelage usé de milliers de pas mouillés et de sciures. Sur la droite, un présentoir en fer qui tourne avec des cartes postales de Paris au ciel bleu trafiqué prête à sourire. Dans cette ambiance moite, une odeur d'encre de journaux pas encore lus, de chewing-gum à trois sous, et d'arôme de tabac à pipe qui exagère ses senteurs, ce qui fait fuir le client après son emplette. Seul le buraliste, à la mémoire d'éléphant et au regard statique, scrute les visages qui lui rappellent les cigarettes fumées par l'acheteur. Seul le client occasionnel ralentit la cadence aux heures de pointe. Le paquet bleu de la femme qui danse le flamenco en poche, échangé contre quelques piécettes d'aluminium et de cuivre, celles de la semeuse, Édouard repart sous les gouttes de la capitale et sur ses trottoirs encombrés de parapluies et de merdes de chiens piétinées. Au coin de la rue, une autre femme à vendre : la belle cherche preneur en fixant le regard des hommes qui baissent les yeux la plupart du temps, bourse plate, mais pas celles au pluriel ! L'Italien passe devant cette friandise charnelle en lui donnant le sourire habituel de compassion. Il connaît trop

bien les rouages de la vie et surtout les chemins que peut faire prendre la naissance de chacun.

Une fois devant la porte de chez lui ou plutôt chez quelqu'un que le loyer dédommage, il pousse la lourde, jamais fermée, car elle a jeté sa serrure aux huisseries qui depuis des décennies ont creusé des sillons dans la pierre, puis il s'engage dans le long couloir étroit enguirlandé de fils, vestiges des premières heures de la force électrique, en respirant les effluves de poubelles cachées derrière l'escalier où l'humidité règne en maître. D'un pas après l'autre, il monte les marches irrégulières ce qui lui donne l'impression d'être un ivrogne cherchant son équilibre en revenant de chez Bacchus. Palier après palier sur ce carrelage qui cliquette, son ascension se termine. Il se retrouve dans ce deux-pièces comme voudrait le faire penser la cloison, à la hauteur de plafond abaissée.

Le lieu d'aisance venu de Turquie a stoppé son voyage dans les parties communes, où la chasse haut perchée a du mal à garder sa fuite qui siffle et qui a fait son tartre jaunâtre à l'embouchure du tuyau de plomb qui, par une cascade, bon gré mal gré, a fait disparaître les preuves peu reluisantes du dernier venu. La porte fermée, histoire de s'occuper, le balancement de la chaînette rouillée frotte et use le mur de ces milliers de transits. À l'angle du plafond, « Monsieur Cafard », dans son costume noir, attend le couvre-feu revenu pour continuer sa promenade.

Dans la mesure rien ne change si les règles sont respectées. De l'insecte au rongeur, le cahier des charges de l'immeuble ne plaisante pas avec les locataires s'ils veulent rester vivants. Tel est le décor de l'intimité d'Édouard.

Sept années de vie, dite commune, ont laissé derrière elles le comité d'accueil de « Madame Édouard » ! Ni bonsoir, ni

merde, ni crève. Ce couple de muets est devenu une colocation. Si dehors il fait froid, l'ambiance du couple ne crée pas à l'intérieur un choc thermique. Bien que la chaleur humaine soit gratuite, Édouard n'a pas droit à ce manteau tricoté par « Madame », qu'elle doit avoir imaginé pour un autre. Et ce n'est pas, bien sûr, la propagande de la belle famille à l'encontre du frileux qui fera acheter une nouvelle laine à ce bougre dont l'erreur a été de s'attarder. Il passe ses nuits avec une femme qui rêve d'un charmant prince qui a pour lui le meilleur et a laissé le pire à l'autre. Édouard se contentera du mariage de raison sur les restes de plusieurs dont il fait partie. Entre les névralgies et la fatigue, tout a été faussé ici, même les couches ! De temps à autre, « Madame » fait semblant de donner son corps dont même les bébés ne veulent pas. Sonnantes et trébuchantes les saillies se payent par mensualités. Le reste du temps, Antoinette passe le plus clair de celui-ci avec sa sœur qui, elle, a rencontré l'amour ! signé et tamponné par maman avec son dessous de table de dot de mariage. Cette belle santé financière atteste de la bonne marche du couple qui dort dans ses tantièmes le lendemain du oui. Papa, sous-officier de tapisserie, se réjouit de ce gendre en or avec son gros certificat d'études que la fonction publique a embrassé pour son trésor.

Sa musette posée sur la toile cirée, l'orphelin s'assoit sur une chaise pour se débarrasser de ses gros souliers et enfiler ce merveilleux cadeau de Noël venu de Charente. Bien sûr, le reste de la prime de cette fête est dépensé pour la sœur et son gros amoureux, faisant bon ventre des courbettes d'Antoinette qui se sublime dans la gestion désastreuse de ses affaires de cœur, après vérification des livres de compte du cabinet d'expertise de sa mère. Dans cette prohibition d'amour, Édouard

se sent chez lui, car rien ne change depuis cette fameuse phrase : « Poussez Madame, vous en serez débarrassée ! » Vivant sur le guano de ces tourterelles de mauvais augure, l'ouvrier métallo après son repas de pâtes à chien, descend téter sa gitane, assis sur un muret à l'abri des larmes du ciel, en compagnie d'autres chiens mouillés comme lui. Ils plaisantent de tout en se moquant d'eux-mêmes.

Quelques cigarettes plus tard, Édouard remonte dans son pigeonnier en faisant une halte pour arroser le tartre. Le cafard a repris ses affaires courantes, et c'est l'heure de pointe pour la chaîne. Sa moitié est couchée. Après une brève toilette, il met l'autre dans le lit et s'échappe au pays des songes. Demain, c'est relâche. Comme toutes les fins de semaine, il fera son tiercé en rêvant de Byzance !

Un matin sans travail, les yeux s'ouvrent quand même à cinq heures moins dix, cinq heures moins cinq... Ils observent les chiffres de ce cadran vert amande phosphorescent dans l'obscurité froide. Les aiguilles du réveil n'ont aucune compassion pour l'endormi. Elles ont gravé dans la mémoire le temps qui passe. Édouard se lève. Assis sur le lit, il cherche son cadeau de Noël avec ses pieds qui rentrent immédiatement dans les pantoufles comme un lapin dans son terrier quand il a vu le renard. Trois pas suffisent, il prend derrière la porte sa robe de chambre au col râpé de mille et une nuits de barbe et le voilà dans sa cuisine après un passage éclair pour réveiller le cafard.

L'eau claire s'infiltré dans la poudre couleur terre et ressort noire. Gorgée après gorgée, le réveillé boit cette nuit chaude

venue des antipodes. Sa cigarette entre le pouce et l'index, il tapote les embouts pour tasser le futur combustible. Une fois allumé, le pyromane fait ses nuages dans le ciel de ces quatre murs de misère.

La bouilloire chaude, le matinal mouille le terrain pour couper la mauvaise herbe de ses joues, aidé par la neige du savon aux odeurs de printemps. Ensuite, il taille le bosquet de ses narines, arrose la surface et le jardin est propre. Muni d'un râteau en bakélite, il ratisse les broussailles aux alentours et va ranger ses outils.

Son travail terminé, le jardinier se change, il s'habille de dimanche, pantalon avec ceinture et chemise blanche presque neuve, veston d'instituteur et pour finir gabardine assortie au couvre-chef, sans oublier souliers ferrés et parapluie de notaire trouvé. Un billet de banque en poche et le bel Italien va promener sa cravate dans « ce Paris outragé, mais Paris libéré » !

Le balancement de ses larges épaules et sa fierté retrouvée, Édouard descend les étages en faisant claquer ses fameux souliers. Enfin dehors, il marque une pause pour enflammer sa brune façon Sinatra. La journée est à lui ! Il apprécie chaque instant de cette liberté, en essayant d'oublier demain qui va arriver comme l'éclair.

Installé au troquet, le rital serre des mains, plaisante et veut faire *bella figura*. En réalité, il se ment à lui-même en faisant un tiercé, entouré d'autres qui parlent d'hier ou de demain. Sur la table traîne une gazette mille fois lue avec ces filles au soleil du midi et voitures américaines, décolletées comme les robes. Ces endroits magiques où il ne pleut que du champagne font rêver les ménagères le soir assises devant leur cuisinière une fois les enfants couchés. Édouard, sans savoir pourquoi,

prend la revue, la plie et la met dans sa poche intérieure et continue comme à l'ordinaire son dimanche matin qui file comme un lièvre.

Midi arrive, il s'en va manger pour trois sous dans une gargote avec un futur pendu qui boit pour oublier ses projets, autre ruiné d'amour au cœur froid, mais imbibé d'alcool que le diable mangera comme une cerise à l'eau de vie.

Loin d'étancher sa soif de vivre, le dimanche après-midi parisien ne fait qu'aggraver ce besoin de liberté qu'Édouard trimballe dans la poche depuis le matin même. Assis sur un banc provisoirement sec, sous un arbre caduque qui semble planté à l'envers, et qui n'intéresse que les chiens reniflant leur odeur de la veille pour s'assurer de leur existence, la gazette a trouvé un nouveau genre de lecteur. Les coudes sur les genoux, le cafardeux, de ses deux mains ouvre et rouvre le magazine à n'importe quelle page, qui montre dans ces pays de cocagne des femmes jamais vieilles avec ces réclames de sent-bon hors de prix !

Soudain, le lecteur pose sur le banc, sans aucune délicatesse cette lecture de salle d'attente de docteur et repart user ses souliers. Il jouera à cache-cache avec six heures du soir pour se donner envie de rentrer chez sa femme.

Il neigeote sur la capitale, les carcasses de voiture gardent leurs flocons sauf celles qui ont promené, trahies par le chaud du moteur dont le capot reste de couleur d'origine.

De lampadaire en coin de rue, le marcheur prend les chemins les plus longs pour raccourcir le temps qui pèse à ces heures glauques de suicidé. Seules les villes savent fabriquer ces moments horribles où vivre devient une corvée. Si le dimanche est le jour du Seigneur, le prochain est le jour du diable. Chacun sa part, et l'homme crache aigre ce qu'il a

mangé doux la veille. Sa journée libre usée jusqu'à la corde, Édouard monte les marches qui l'emmènent là, où ne roule que le pigeon.

Sa femme est là, il mangera les restes de midi que sa mère lui a donnés. Deux tranches de rosbif accompagnées de pommes de terre nouvellement molles qui ne font pas sauter de joie. Une fois avalés les souvenirs de ce repas de midi avec face à lui cette réplique de belle mère, le dîneur redescend s'enfumer sous le porche avec d'autres moustaches. Les hommes remettent le couvert sur les discussions d'hier en parlant soi-disant de demain. Tout le monde part au lit et les plus chanceux ne dormiront pas tout de suite !

Édouard sombre dans les abîmes de ses rêves, c'est-à-dire là où il n'est jamais allé. Assis sur un strapontin, il regarde vivre des gens dans des lieux où le ciel exagère son bleu et le vent caresse la peau. Le midi de la France ! Cet endroit où même les pauvres semblent riches et où il ne pleut que pour arroser...

Les yeux s'ouvrent. Édouard reprend la routine de sa routine, mais accroché à son rêve. Une fois remis ses vêtements à l'odeur d'atelier, il repart faire la même chose qu'hier et qui sera comme demain, avec cette vision de perpétuité qui l'opresse. L'hiver, le froid, la nuit dans ce lundi de misère, sans amour et sans avenir, le frappent. Un vent de lucidité balaye tout sur son passage dans l'esprit du penseur qui traîne sa vie comme un boulet de bagnard. Inconsciemment, le marcheur relève la tête et serre les dents, les yeux grands ouverts, cette fois. L'homme s'est réveillé, sa révolution est en marche, rien ne sera plus comme avant. Les bras au ciel, sa décision est prise, il va prendre le large. Le futur marin pousse la porte de fer crasseuse de l'entrée des artistes de la fabrique à cafard et

comme si de rien n'était va se changer dans les vestiaires aux armoires d'acier en compagnie de ces femmes collées aux murs, vêtues de rien, assises sur les pneus d'un calendrier obsolète.

Bruits de serrures, d'interrupteurs, de volets roulants, de chaises glacées et de tiroirs, l'usine s'éveille dans ce va-et-vient d'endormis, de bailleurs, de muets et d'enrhumés qui soufflent par le nez les restes de ce qu'ils n'ont pas toussé. Seules les ampoules sont chaudes, et encore, car elles ne sont là que pour éclairer ou plutôt montrer les ténèbres de ces galériens qui rament dans ce navire appelé « La Vie » sur cet océan sans rivages. Certains écopent l'eau pendant que d'autres jettent les cadavres à la mer, ceux qui ne pouvaient plus ramer au rythme de jour, nuit du tambour.

Le patron dans son bureau, entouré de ces ronds de cuir aux cheveux brillantinés, compte et recompte les liasses et les pièces de monnaie qu'il met sous pli et qui sont la motivation principale du rendez-vous matinal de chacun. La grosse montre de l'atelier a mis ses aiguilles noires à l'équerre de neuf heures dans son cercle de bois. Les marches de l'escalier de la comptabilité résonnent des talons de la secrétaire aux mains chargées d'enveloppes. Elle va d'un homme à l'autre comme une abeille qui butine pour distribuer la part de chacun en échange d'une signature. Les ouvriers cassent la graine comme si de rien n'était, mais, en réalité, ils attendent de pied ferme la butineuse sortie de sa ruche. Par pudeur, les blouses bleues mettent leur salaire dans leur poche et n'osent pas compter les images les uns devant les autres. Édouard sans rien dire retourne au vestiaire se changer et repart par où il était entré. Une fois dehors, il respire une bouffée d'air pur. Le ciel pour ne pas déroger à ses habitudes lui crache au visage.

L'évadé file droit au bistro, commande un petit noir et embrase une cigarette. C'est un homme libre qui fume.

Une fois réglé son café avec une pièce qui lui reste de dimanche, l'ancien bagnard traîne le pas dans le mouillé parisien. Il veut s'assurer que la fille de sa belle mère est partie du dortoir. Le moment est intense, car, pour la dernière fois de cette vie, il monte les marches d'ardoise dont il connaît tous les défauts et les odeurs particulières à chaque porte de palier. Arrivé devant la sienne, les deux tours de clé annoncent que « Madame » est sortie ; il n'en sera que plus tranquille pour faire sa valise cartonnée remplie de ses effets personnels. Il n'omet pas, bien sûr, de remettre son vêtement de la veille. Il ne ferme même pas la porte, jette la clé au sol et repart toutes voiles dehors en évitant les endroits où sa méduse a fait ses marques.

L'aventure commence de pas en pas. Édouard enjambe Paris pour se rapprocher de la gare. Midi le rattrape, une daube avec pâtes dans une gargote dont la capitale foisonne, fait le bonheur de cet ancien « gamelleux ». Il s'amuse de tout, car tout est nouveau pour lui, l'enfermé depuis tant d'années dans son train-train quotidien. Le prochain sera le bon.

N'ayant pas l'intention de partir comme un voleur, il cherche et trouve une chambre avec baignoire tout près du wagon qu'il prendra demain matin. Après avoir sorti son pas grand-chose de la valise, le calme client se fait couler un bain pendant qu'il fauche sa barbe d'hier. L'immersion est délicate pour cet homme qui n'a connu que l'évier et la bassine de fer remplie à la bouilloire. La tête à moitié dans l'eau, il ressort sa bouche pour faire un jet d'eau de Versailles. « Louis XIV » répète plusieurs fois l'opération. Barbotant dans ce liquide chaud, tous ses sens sont en éveil et, bien sûr,

le plus coquin car la nuit est à lui. Comme une statue d'Apollon, il essuie son marbre et garde sa serviette qui lui sert de toge. Allongé sur le lit, les cheveux en arrière, il donne l'illusion d'attendre les vestales qui vont l'habiller. Accompagné de ses volutes de tabac, les dieux de l'Olympe le protègent. Le bel Italien savoure les secondes et comme un papillon sorti de sa chrysalide il fait sécher ses ailes. L'instant est sublime. Vêtu de propre, la liasse du mois en poche, *Stranger of the night* se la joue américano.

À l'heure où l'ouvrier mange sa soupe, Édouard, col relevé, remonte les Champs et sifflote son bonheur. Le tigre est en chasse et renifle la brune dans la jungle parisienne. L'eau à la bouche, mais pattes de velours, l'instinct du mâle est à son comble. En plein rut, il hume l'air, sachant bien où il va, s'approchant de la friandise charnelle mille fois rencontrée, mais jamais dégustée. Traversant la rue dans ce fleuve de voitures, la belle reconnaît aussitôt l'animal qui lui montre les dents en faisant un signe de la tête. Les deux félins partent ronronner dans une cachette. On se frotte, on se lèche. Édouard en a largement pour son argent, car la bête n'est pas ordinaire et la tigresse ne reste pas insensible. Une fois la saillie terminée des coups de pattes sans griffe, on se taquine, se mordille ; la femelle sur le dos en redemande, le moment est délicieux. Bien que n'ayant quitté sa prison que depuis une poignée d'heures, mille ans semblent s'être écoulés depuis sa libération. Seconde après seconde, Édouard se délecte de ces nouveaux temps qui réchauffent son âme. L'excitation du départ ajoutée à ce lit, la nuit est agitée, mais cet homme dans la force de l'âge a des réserves à vendre.

Six heures trente, le Paris-Nice mange ses voyageurs en partance pour Hélios. Bien installé dans le colon de la loco-

motive, le rital, cheveux gominés, mâche une allumette du coin des lèvres en regardant par la fenêtre. Le film va bientôt commencer devant cet écran de verre avec sa plaque d'aluminium gravé *pericoloso sporgersi*, c'est-à-dire ce qu'il ne faut pas faire, et avec son cendrier dix mille fois vidé et noirci par les mégots mal éteints dont il émane cette abominable odeur bien connue de tous.

En face de lui une Raymonde toute blonde avec son dernier qui dessine d'un doigt sur la vitre embuée par son haleine de turbulent. Ses sœurs déjà grandettes ouvrent un paquet de Bichoco sous le regard d'un petit rouquin qui attend son biscuit. De temps en temps, quand la chenille de fer accroche un nouveau wagon, un petit à coup bouscule les passagers. Le jour toujours couché, une voix fait son écho pour annoncer le départ du serpent de ferraille, qui bouge et sort de la gare dans une lenteur qui donne l'illusion qu'il s'en va sans vouloir se faire remarquer. Des statues de chair agitent des mouchoirs pendant que des hommes de bleus vêtus observent la bestiole sortir de son antre, ce qui donnera plus d'espace encore à ces lieux glacés où le courant d'air adore se promener. Resté un moment vide, l'endroit se remplit à nouveau de porteurs de valises identiques aux autres à croire qu'ils sont revenus.

Le brouillard et la nuit ont remplacé le décor de la vitre et le reflet des voyageurs double la surface de la cabine. Dans le couloir, des militaires au képi du Général cherchent un compartiment vide. Une ambiance tiède et humide aux odeurs de chacun s'installe dans cette atmosphère confinée. On baille, on ferme les yeux, mais toujours bien réveillé, l'attente ne faisant que commencer. Les enfants chuchotent et on s'observe avec la fenêtre qui fait miroir. Malgré son entêtement, la nuit finit par abdiquer. Dans l'infini du ciel, quelques vieux

nuages saignent comme s'ils avaient été punis d'avoir couvert la terre d'un linceul de neige. Parfois au milieu de rien et de plus personne à protéger, des maisons de pierres ont jeté leurs toits. Des ponts fatigués, que plus personne ne traverse, dorment dans la brume avec ces rivières qui trimballent leurs eaux sans savoir où aller. Morts d'ennui, des chemins muletiers sans bestiaux collectionnent les flaques qui ne sèchent plus. Bien au chaud dans la paille et le foin, la vache curieuse ne regarde pas le train en hiver. Seul le cochon sauvage, dans son errance apparente, y trouve son compte. Il trotte en famille d'amont en aval et pique-nique de tout ce qu'il trouve, ignorant le froid avec son groin qui fume. Février est un plat qui se mange froid : la digestion est lente pour le vivant, car la nature se venge de l'été. Elle ne sait rien donner sans reprendre.

Né dans la vitre et bien calé dans sa banquette, Édouard est au printemps de sa vie. Le vent tourne, et il va être remboursé de ce que l'existence doit lui rendre rubis sur l'ongle. Les hommes dans leur ignorance ne savent pas qu'ils ne décident rien pour eux-mêmes. Quand tout va bien, ils croient en être l'architecte, et quand tout va mal, c'est la vie !

Les roues d'acier traversent des ponts. Les habitations peu nombreuses presque collées les unes aux autres semblent vouloir se réchauffer entre elles. Les cheminées rajoutent des nuages et les peupliers en enfilade séparent des parcelles que certains croient posséder. De lopins de terre en clôtures, parfois des carcasses de voitures, abandonnées des hommes, sont mangées par la rouille là où les ronces semblent vouloir les cacher, ce qui donne l'impression que le train file pour ne pas subir le même sort. Avec son bruit de clochettes devenues folles, le passage à niveau prévient de l'arrivée tonitruante du

monstre de métal qui ne plaisante pas avec les étourdis qui ne verront pas demain.

Loin des rails, des hameaux, des villages gardent leurs vieux dans la cuisine chauffée par la soupe sur le feu qui fait son bruit de couvercle. Comme des avares, ils entassent les années, les souvenirs qu'ils emporteront dans le lit de marbre pour dormir auprès de leurs parents qui leur gardent, si l'on peut dire, la place au chaud.

Quelques kilomètres avant d'entrer dans une ville, la bête se calme, pour ne pas effrayer son repas. Doucement le reptile dans la caillasse imbriquée s'enfonce, avale tout ce qui bouge et recrache les restes d'autres pièges à souris. Les gares se ressemblent, mais les accents changent. Édouard descend acheter quatre châtaignes dans leur cornet de papier journal et réveille ses pieds engourdis dans ses souliers du dimanche. Le temps de cette transaction à trois sous et la machine infernale reprend son obsessionnelle course, rampant de bourg en ville de ville en hameaux. Le voyageur reste debout dans le couloir, où il décortique et croque le marron grillé à l'abri des regards des enfants de la blonde dont le porte-monnaie fainéant, comme son nom l'indique ne doit pas s'échiner souvent dans la charge qui lui incombe : ce qui veut dire que la châtaigne reste à quai.

Une fois la gourmandise d'automne avalée, l'Édouard fait son écobuage, il enfume sa bouche tout en nettoyant avec l'allumette les murs d'ivoire qui entourent son palais. À force de tituber comme un ivrogne qui a fini son litron, le passager reprend sa place au milieu de la marmaille. Le cinéma de la vitre a changé de film, de gigantesques cheminées de briques d'où s'échappe l'irrespirable ne rassurent personne. Dans ce cauchemar de tuyaux et de casseroles à l'échelle de Gulliver

rempli d'une soupe qui ne mettrait pas le géant en appétit, de gros camions qui ne transportent pas du lait se croisent en permanence pour apporter ces abominables mixtures dans les villes. C'est le prix à payer pour les temps modernes où il fait bon vivre, loin de la chaumière boueuse où la disette et son amie la peste faisaient la loi.

L'odyssée d'Édouard continue. Homère s'enivre d'images, à chaque instant renouvelées. Il est aux portes de la ville de Fernandel, où l'hiver fait moins le dur, où les nuages sont maigres, où le vent fait la part des choses et où, bientôt, le meilleur va arriver. Les garçons ne tiennent plus en place, ils vont d'un bout à l'autre du wagon en courant sous l'œil de leurs petites bergères de sœurs qui surveillent les cabris. Soudain, sans prévenir, une étrange odeur envahit le compartiment. Tournant la tête vers la gauche, le curieux découvre l'absolument bleu, la magnificence qui se donne à l'infini dans cette générosité d'azur. Devant la fenêtre baissée, l'aventurier de la classe économique balaye de ses rétines sa majesté la mer ! Submergé d'émotion, le voyeur rajoute sa goutte salée au décor. Quoi de plus normal pour cet homme qui n'a vu dans sa courte vie que des murs qui cachent des murs !

Sagement collé dans la carte postale, ce timbre à l'effigie d'Édouard va de gare en gare pour s'arrêter à Nice. « Nice, terminus, tout le monde descend ! »

Comme toujours à cette époque de l'année le jour a fini son travail et a raccroché sa blouse au vestiaire. Munie d'une lanterne, madame la nuit a pris son quart et restera en faction jusqu'à demain. L'air est sec, le thermomètre est gentil.

Le nouveau niçois piétine l'avenue de la Victoire à l'heure où la pizza fait sa reine dans l'assiette. Assis place Masséna, l'étranger mange margot sous la protection d'un verre de bière qui chatouille la langue. Une constellation d'ampoules multicolores bien connue de tous à cette période éblouit la place avec son jeu de lumière intermittent. Édouard, dubitatif, observe cette ambiance carnavalesque, valise à la main, et se met en quête d'un hôtel bon marché dans les rues chaudes. Il trouve son bonheur pour dormir à l'ombre des étoiles dans les deux sens du terme pour ainsi dire. Le veilleur de nuit lui demande d'acquitter sa dette avant de dormir. Le ronfleur en prend pour quatre nuitées. Après toutes ces émotions, et cet interminable voyage, le voyageur devient marmotte et les aiguilles niçoises font le tour du cadran.

Réveillé par un bruit de fanfare qui fait des vocalises et des tambourins qui s'excitent comme des gosses, le touriste ne lambine pas pour se préparer. Une fois dehors, l'air est frisquet et le plafond méthylène. Édouard fonce droit vers la plage. Le ciel orgueilleux éclaire de pleins phares l'anglaise promenade qui étale sans retenue cette mer venue d'Orient, des langues d'eau léchant les galets. Histoire d'en rajouter, des arbres qui ne poussent pas ailleurs, exhibent leurs palmes sorties de la Bible. Vert, bleu, blanc et turquoise la palette est infinie. Des pigments plein les yeux, le parisien s'abandonne à la contemplation. Il en prend, en reprend, se goinfre de ces couleurs d'Eden. Un escalier de bois l'accompagne sur le rivage. Pour la première fois de son existence il plonge sa main dans la Méditerranée, qui se retire et semble vouloir jouer avec lui. Cette odeur bizarre lui rappelle celle du wagon : c'est l'haleine de Neptune. Édouard marche le long de la plage en jetant des

pierres usées dans le ressac qui fait sa mousse. Il rit, il crie sa joie, il court, s'assoie, s'allonge.

Puis, sans compter ses pas, le touriste va de long en large pour s'habituer à la cité qui est maintenant la sienne. De lune comme de soleil, il renifle chaque rue, chaque avenue pour évaluer son nouveau territoire.

Deux jours ont passé, le loup a fait ses marques. Assis boulevard Victor Hugo, la tête en arrière, les yeux dans les branches des platanes, l'explorateur pense à demain sans angoisse. Sa pitance du mois n'étant pas la caverne d'Ali Baba, il lui faut chercher, toute journée cessante, un toit. Un de ces lieux provisoires, sans frais, qui lui laissera le temps de trouver une nouvelle embauche qui paiera son nouveau meublé et, pourquoi pas, un cœur dans son écrin niçois, idée qui le réjouit.

Sans savoir pourquoi, il flâne dans le quartier où sèche le beau linge aux alentours du conservatoire de musique qui baigne dans le XIX^e siècle loin à l'abri de Germinal avec ce magnifique boulevard et ces avenues où Zola n'a pas son nom sur les plaques de marbre et où des portails pour géant ne rassurent pas les pauvres. Seuls les boniches retroussées et le cocu jardinier ont leur place à l'office. Ils mangent les restes, taillent les cyprès, lavent la merde de leurs maîtres toujours à l'église le dimanche à genoux devant le Laveur de pieds.

Édouard observe les bâtisses « qui se croient à Paris » et tombe sur une porte en fer forgé qui vaut son prix, mais où un lierre très ambitieux a pris ses aises et interdit l'entrée. Reculant de quelques mètres, le curieux découvre un superbe hôtel particulier abandonné de tous. Balcons ornés de balustres en marbre, soutenus par des béliers en guise de corbeaux, reliefs d'écusson blanc sur façade saumon, niche pour statue

de Vénus qui n'est plus là. Tout cela, bien sûr, dans une palmeraie envahie de broussailles que plus personne ne foule. L'endroit, peu ordinaire, est de plus situé à l'abri des regards dans une petite allée. Édouard veut en savoir plus, et contourne la propriété. Le voilà devant un garage en contre bas, face à un portail adjacent mal fermé avec un escalier recouvert des feuilles d'un tilleul que la révolution n'a pas dérangé. Le visiteur pousse la porte encombrée d'humus en prenant soin de la refermer. Il gravit les marches végétales, longe les murs d'un demi-sous-sol et encore un escalier de marbre mangé par la moisissure. Il se trouve enfin devant une porte d'entrée en chêne massif. Des scellés de juge qui datent de plusieurs années en interdisent l'accès. Visiblement, le petit manoir n'a pas connu que des heures de gloire !

Curieux comme une chatte qui a perdu ses petits, Édouard cherche et trouve un volet mal fixé dans sa crémonne avec la fenêtre qui bâille. Une odeur froide de renfermé, de tapis poussiéreux, de restes de cigares mâchonnés empeste les lieux. Le temps de s'habituer à cette demi-obscurité, le passe muraille aperçoit sa réplique dans un grand miroir oxydé au-dessus d'un comptoir de bistro style troisième république. Des bouteilles renversées, un verre cassé, incitent à la prudence dans ses déplacements le visiteur qui pense avoir trouvé son affaire. Des tentures rougeâtres, des fauteuils de satin noir font sourire le futur locataire. Marthe Richard est passée par ici, et l'ancienne prostituée a réglé ses comptes avec les jultots.

À gauche de l'entrée, un petit bureau invite le coquin à donner son manteau et le reste au vestiaire. Dans cette ambiance cossue aux murs vêtus de tissus et au sol de bois ciré, un escalier en acajou se balance et montre le chemin du paradis. Ainsi le maître notaire dans ses soirées de dîners d'affaires n'a

qu'à suivre sa choisie qui tortille son pas de porte pour que le client ne reste pas corde molle. Édouard a le choix, ce ne sont pas les chambres qui manquent : Literie à baldaquin pour érection royale, boudoir façon empereur revenant d'Arcole ou alors colonnes Darius qui se venge de son humiliation passée, tout cela équipé de bidets à roulettes, de miroirs qui ne reflètent pas la sainteté, sans parler de ces culottes qui ne servent qu'à être enlevées. L'endroit semble avoir été évacué d'urgence par ces guerriers sabre à la main qui auront combattu jusqu'aux dernières heures de la loi, et qui ont laissé leurs vestiges sur place, naguère le fleuron de ces luttes corps à corps où l'on plantait le glaive dans la chair de la victime qui succombait sous les râles tarifés du mercenaire.

Très amusé par l'atmosphère, Édouard pense que les notables ont changé d'autels dans ce marché de dupes, de promesses non tenues, de « pour la vie » qui n'ont duré que le temps de quelques vêlages. Ici le taureau paye aussi, mais la saillie est à volonté et l'on joue cartes sur table, car les vaches sont bien gardées à l'abri de ces violentes migraines à l'heure de la paille. Excité comme une mouche cuivrée survolant, au fond du jardin, une jarre remplie d'excréments entassés par un paysan, l'insecte continue sa visite dans un demi-sous-sol. Descendu du paradis, le voilà dans l'enfer du jeu de ces gens qui cherchent la chaleur humaine dans la flambe. Les nantis de toute obédience, ont brûlé ici-bas les économies de famille, fils de charcutier ou fils de médecin, et tout autre fin de race qui n'a jamais gagné un sou, mais se suicide du portefeuille hérité. Seuls vestiges de ces lieux de perte, des tables rondes avec tapis tristes et boîtes de cartes à l'odeur aigre manipulées par des mains moites d'hommes qui ne gagnent jamais et n'ont de compassion pour personne. Ils quitteront la

chaise à l'heure où la nuit blanchit la campagne d'Hugo et reviendront moins riches demain, mais plus idiots qu'hier.

Au fond de la pièce, une table renversée avec des cartes qui jonchent le sol façon feuilles d'automne intrigue le badaud. Sur un mur une traînée de mitraille donne l'impression qu'un animal bizarre a laissé ses traces de pattes et dévoré un joueur avec taches de sang. Tout ce petit monde a dû s'entretuer et sonner le glas du bordel de luxe de l'avenue de Picardie. Édouard satisfait de sa trouvaille pense avoir déniché l'endroit idéal pour résider quelque temps et, qui plus est, il n'appartient à personne. Il se donne un petit mois pour trouver du travail et un gîte qui ne fera plus de lui un clochard.

Le jour décline dans les beaux quartiers et c'est tant mieux. Comme un furet qui sort de son terrier, Édouard file en douce vers les ampoules du carnaval et va profiter de ces deux nuitées qui lui restent pour jouer l'estivant et manger des frites et pourquoi pas taquiner la niçoise, car la bestiole n'est pas de bois. Le cœur léger, dans une insouciance peu habituelle pour lui, le parisien déserteur observe en souriant sur son balcon du centre-ville un vieil homme en caleçons en train de griller son cigare, chose impossible à Paris en cette saison. La magie des lieux transforme radicalement le bonhomme.

Un peu plus tard, Édouard prend la grande avenue de platanes qui l'emmènera sur la place où s'exhibe un homme de pierre, mais cette fois sans caleçons. Dans cet environnement à dix-sept degrés plus la marche rapide qui n'arrange pas les choses, le touriste commence à avoir chaud, déboutonne sa gabardine et se demande s'il ne va pas lui aussi se mettre à poil. Cette réflexion le fait rire en regardant l'Apollon de la place Masséna.

Revenu sur la promenade, assis sur une bleue, il mange un jambon beurre en regardant le clapotis de l'eau couleur café. Derrière lui, l'hôtel *Negresco*, bien qu'inaccessible, est plus agréable à regarder que les usines de merde dans leur décor de pendu. Un type habillé en Louis XV, en faction devant l'entrée de verre, attend la limousine qui déposera son illustrissime client accompagné de sa gourgandine, dont « Sainte Martingale » a exaucé les vœux. Si la misère n'enchanté pas Édouard, celle des autres encore moins, alors autant vivre entourés de nantis, car « un chien mouillé n'en sèche pas un autre ».

Cure-dents entre les lèvres, le baladeur rejoint sa couche sa journée bien remplie. Demain, il remontera dans son bordel pour préparer sa chambre, changer les draps, faire la poussière, acheter des bougies, du café et un petit réchaud de chantier. Son esprit vagabonde : il repense à ses années de misère, aux confins du froid, à la guerre, à ses épousailles avec cette femme véritable répulsif d'amour... Arrivé à l'hôtel, il croise dans l'escalier une brunette aux yeux « Signoret » qui redescend d'une passe avec un maigre au visage farineux couleur pastis, mangeur de cacahouètes qui trimbale des pellicules sur des épaules d'ancien étudiant diplômé en poche. La vie est ainsi faite : certains lisent le menu de ce qu'ils ne mangeront jamais.

Édouard entame sa troisième nuit à l'hôtel des mille et une passes, le sommeil ne vient pas, il refait sa journée et revoit la brunette dont le *Negresco* n'a pas voulu. Il imagine le poisson de mauvais augure qui a poussé dans les récifs cette étoile de

mer tombée dans ce panier de crabes. Il s'endort dans les yeux de Simone !

Les habitudes lui mènent la vie dure : à l'heure du coq, l'ancien ouvrier fume sa première cigarette un bras derrière la tête. Il va en profiter pour admirer le soleil se lever en Italie sur ce désert d'eau que lui offre la Promenade. Quai des États-Unis, des hommes, pas du tout américains, bricolent leur pointu. Ils rafistolent les filets avec un accent qui ne fait pas la réclame du chewing-gum. Le cours Saleya empile les cagettes de la récolte du coin dans ce marché de sourds qui gueulent crayon à l'oreille : « Elle est pas belle, ma salade ! »

Les façades ventruées semblent vouloir narguer le fil à plomb. Les enfants grouillent dans les ruelles tordues, ce qui lui rappelle qu'aujourd'hui c'est jeudi. Le soleil a déjà trop à faire sur la plage et ne traîne pas dans les ruelles étriquées de la vieille ville. À force de pas, Édouard rencontre « Garibladi » qui lui au moins ne fait pas dans l'exhibitionnisme. Le promeneur s'assoit au *Turin* pour boire un café. Il fera ensuite ses emplettes en face sous les arcades où un magasin dernier cri porte un nom de bon augure *Nicéco*. Comme d'habitude, le ciel a remis son bleu de travail ce qui réjouit le Parigot.

Boulevard des Arènes de Cimiez, un sac à la main vers onze heures du matin, Édouard s'achemine vers sa nouvelle demeure des mœurs d'antan. Le portail refermé derrière lui, il encombre l'entrée d'un morceau de bois. Italien dans l'âme, il choisit la chambre avec colonnes. « Darius » fait son ménage volets fermés bien sûr ! Rien ne manque dans la pièce : café, petit réchaud, sucre, savon, serviette... que du bonheur ! L'eau court toujours et les cendres de la cheminée donnent des idées de veillée au coin du feu avec vieux journaux à lire de

l'époque où Berthe filait ! Même la porte se ferme de l'intérieur, sait-on jamais. Les lieux propres et remis en l'état d'origine, l'empereur repart vers la foule, sans armée, mais plein d'espoir pour un futur mystérieux, attrayant et rempli d'aventures croustillantes. C'est l'épopée pour ce chien qui a cassé sa laisse ! Cependant, la faim le tenaille et il file droit manger cette crêpe appelée socca. Les gens font la queue, salive à la bouche, devant cette plaque de fer qui sort d'un four à bois qui n'a pas le temps de refroidir.

Assis sur un mur, un verre de rouge à côté, l'estivant a du mal à mâcher la brûlante crêpe salée. L'air s'est un peu rafraîchi : quelques nuages perdus qui n'osent pas s'arrêter, traversent la ville et sont engloutis par la mer. Ici les plaisanteries les plus courtes sont les meilleures, surtout quand il s'agit du temps. C'est bien connu, le soleil est un niçois, et il n'aime pas que l'on vienne l'emmerder, il ne supporte rien d'autre que lui dans le ciel. Muni d'un balai, son ami le vent, toutes les heures, vient faire son ménage, mis à part les jours d'arrosage, car les œillets boivent comme un homme.

Intrigué par cette colline, et son monument aux morts qui semble sortir de la roche, l'homme à la socca s'attaque à l'escalier qui le conduira sur ce promontoire. Le touriste en a pour sa sueur, les balcons montrent Nice la belle dans sa robe bleue avec son diadème de perles. En effet, histoire d'en rajouter au loin, une couronne de neige coiffe la reine, et il est bien connu que Nice est la plus belle ville de l'univers !

Chaque homme a ses lieux de prédilection et la place Garibaldi a gagné le cœur d'Édouard qui aime se promener sous les arcades et regarder tout ce qu'il y a autour. La statue de Guiseppe s'enfonce dans la nuit et notre Italien cherche un petit restaurant pour remplacer la socca digérée depuis

longtemps. En passant devant *Chez Thérèse*, il est surpris par l'odeur de merde qui envahit la ruelle. C'est le stockfisch qui trempe. Le voyant dubitatif un homme rigole et l'invite à goûter la spécialité du coin. Une fois assis, sans rien demander, la patronne lui apporte un litre de gros rouge et une assiette de cette morue dessalée façon ragoût, dont le goût n'a plus rien à voir avec l'odeur. Il en mange et en reprend, servi d'office par la tenancière qui ne lui demande pas son avis. Il observe les employés municipaux à l'heure de la momie tomate ou perroquet qui mangent l'olive entre deux gorgées de pastis coloré au goût de chacun.

Le rassasié s'en va ensuite vers le port promener son poisson sur le bord de mer et digérer cette aventure culinaire, clope au bec. Ce noctambule dans ces heures paisibles d'oisiveté ne pense même plus à son ancienne vie. Tout en rotant le stockfisch, il regarde les avions clignotants qui survolent l'encre de la baie. Fatigué de marcher, la digestion aidant, il n'en faut pas plus au marathonien qui bâille pour filer droit au lit. Riant de lui-même, il se dit encore une nuit à l'hôtel et demain c'est le bordel. Les rues sans attraits lui font rencontrer la petite « Signoret » dans son rôle de pute. Gêné, il baisse les yeux et pense à son *mac* qui doit taper le carton avec l'argent du diable.

Comme toujours Édouard se réveille à l'heure du camion à ordures. En compagnie de sa gitane, il refait sa journée passée. Quatre jours sans serrer une femme dans ses bras, il pense à celle qu'il a rencontrée hier soir et qui, malheureusement, n'attendait pas le trolley sur le trottoir !

Une fois remises les clés à frère sourire de la sainte nuit, valise à la main et l'haleine café, le matinal va prendre possession de son hôtel particulier dans tous les sens du terme...

« Darius » pose ses effets personnels de campagne dans l'antique chambre et repart aussi sec armes et bouclier à la main venger sa soif de vivre ! Arrivé au pied de son « pote Garibaldi », il s'assoit pour attendre le canon de midi qui lui donnera l'ordre d'attaquer la socca et de vaincre la faim. Revenant glorieux et couvert d'honneurs de ce combat sans pitié l'empereur parcourt le territoire conquis bouffi d'orgueil. Il longe la mer qu'il ne se lasse pas de regarder en jetant des galets dans les vagues qui reviendront à la même place les jours de tempête. Parti du port, il mange la promenade et s'offre en dessert l'aéroport.

Pour la première fois de son existence il voit de près un avion qui crie son départ. Il regarde plein d'admiration ces gens monter ou descendre les escaliers à roulettes. Les unes habillées de fourrures, les autres vêtus de costumes et tous de lunettes de soleil. Ils rentrent et sortent de la citerne d'acier comme l'on voit au cinéma avec le parterre de photographes qui fait exploser l'ampoule de l'appareil devant les bras levés de ces vedettes qui pensent vouloir dire : « non vous ne rêvez pas, c'est bien moi ! »

Le retour au centre-ville se fait en car, à cette heure où les concierges sortent les poubelles. Édouard, derrière le casino municipal, pas loin du mec à poils, file droit dans le vieux Nice, l'estomac dans les talons. Devant lui s'offrent des restaurants dont le menu exposé à l'entrée ne rechigne pas sur le sel ! L'homme prudent se sachant au régime financier trouve l'osso buco qui fera l'affaire. Il mange tout en écoutant en guise de TSF les piliers de bar qui savent tout et puisent leur savoir dans le pointu ou la Suze et, pour les plus sobres, dans l'eau ferrugineuse de Bourvil !

« Darius » rentre dans ses quartiers, doucement escorté par les lampadaires de cette avenue chic au nom de cirque romain. Une fois dans la chambre, les flammes des bougies ne font qu'ajouter à cette ambiance de péplum, de film américain. Dommage que la « Cléopâtre » rencontrée hier ne soit pas là. « Édouard le grand » se sent un peu seul en buvant un breuvage noir venu de très loin et que l'on ne trouve même pas aux confins de l'Empire. Content de lui et de tout ce qu'il a vécu ces derniers jours, il s'endort du sommeil du juste dans cette maison de maître qui baigne dans le silence, éloignée de l'agitation populaire du centre-ville. Seuls les chats, de temps à autre, s'écharpent dans les jardins et font entendre leurs cris de haine pour délimiter le territoire de chacun.

Bien au chaud, mais le nez glacé, Édouard se réveille avant le jour pour ne pas changer. Il enfile son paletot en guise de robe de chambre et, tout en sirotant son café, l'idée lui vient de se faire une flambée dans cette cheminée qui a gardé les cendres de l'époque. Après tout un peu de chaleur au coin du feu ce n'est pas de refus pour quelqu'un qui n'a pas l'intention de partir aux aurores pour simplement traîner dans Nice. Prévue à cet effet, une malle de bois remplie de bûches attend le frileux. Ni une ni deux, aidé de journaux enflammés, le petit bois crépite, encourageant les bûches à en faire autant. Le moment magique n'a malheureusement duré que quelques instants, la fumée envahit la chambre, car aucun tirage ne s'effectue du conduit de l'âtre pourtant plein de suie. Muni d'une bouteille d'eau, et cette fois bien réveillé, Édouard, pompier bienveillant à des heures à la con, vociférant d'insultes asperge le foyer.

L'incident est clos, cependant Nice n'étant pas la capitale du pays des cigognes, le combattant du feu, énervé, fait son

enquête sur cette cheminée qui hier encore pour les putes brûlait son chêne. Or, non seulement en plus de se les geler, maintenant on les lui casse ! Ne voulant pas en rester là de ce problème d'ordre existentiel, à genoux, Édouard passe la tête dans l'âtre pour en examiner le boisseau. La raison de l'enfumage lui apparaît immédiatement : un sac de jute obstrue le tirage. Édouard tire de toutes ses forces et le poids mort tombe sur les cendres mouillées, suivi d'un autre petit sac qui semble plus léger, mais qui a le même volume. Dans cet endroit, où les hommes n'ont pas vécu en odeur de sainteté, le curieux imagine que le contenu peut être de l'ordre du pire comme du meilleur, le meilleur étant surtout pour celui qui le trouve !

L'impensable s'offre alors à ses yeux, une fois le premier sac ouvert : des liasses, des liasses et encore des liasses de gros billets plus un revolver avec sa réserve de balles d'un calibre respectable bien connu de cet ancien maquisard. Le deuxième est du même tonneau, moins le flingue, mais offre en plus une poche de satin noir à cordelettes en guise de fermoir qui contient une poignée de verre pilé qui brille trop pour en être ! La gorge sèche et le cœur trop gros pour sa poitrine, l'ancien ouvrier métallo observe dans la lueur des bougies qui n'éclaire que le minimum l'incroyable, mais vrai. L'impensable soit dit, la chance pure est pour cet homme. Le manque, la privation, la frustration, compagnons fidèles de sa vie, ce matin, lui annoncent la rupture brutale et tirent leur révérence. Pris de frénésie, l'Édouard range le tout dans une grosse valise oubliée. Il cache son pactole comme si quelqu'un allait surgir d'un moment à l'autre. Il fait ensuite table rase de son passage dans les lieux, et profitant de la nuit, le ramoneur file en douce. Il descend l'Avenue des Arènes de Cimiez avec deux valises,

une légère, remplie de son lourd passé, et l'autre lourde de son léger futur.

Bourré d'adrénaline comme s'il avait les boches au cul, il va droit à la gare mettre le trésor dans une consigne le temps de reprendre ses esprits. Une fois le tout mis en sécurité, Crésus s'en va chercher un hôtel avec un peu d'étoiles le temps de se remettre de ses émotions et surtout de faire le ménage dans sa tête.

Bien au chaud dans sa chambre, le nouveau riche comprend vite que le magot appartenait, si l'on peut dire, à quelqu'un qui n'est plus de ce monde et comme le dit la sagesse populaire : « les cercueils n'ont pas de poches ! » Sa calvitie financière étant terminée, Édouard n'a pas l'intention de se raser la tête de si tôt ni de mettre la couvée de la poule aux œufs d'or dans le même panier. Il va cacher cette ponte miraculeuse de banque en banque avec coffres et chéquiers pour ne pas éveiller les soupçons. Comme il n'est connu de personne au pays du soleil, il n'en sera que plus tranquille pour jouir du lendemain qui va chanter, lui qui a depuis longtemps épuisé son stock de larmes.

Trente ans de salaire en poche, en début d'après-midi, le nouveau riche s'engage dans le tourniquet en bois vitré des chouchous de dieu. Il en ressort avec quelques liasses en poche, une promesse de chéquier et détenteur d'un coffre pour mettre en lieux sûrs la rivière où les femmes adorent pêcher.

Chaque jour suffit sa peine. Demain et après-demain, il fera tourner d'autres portes pour mettre à l'ombre ce qui lui montrera la lumière. Avec deux siècles de salaire, le pauvre Édouard a du pain sur la planche, car la vie d'un milliardaire n'est pas de tout repos. Maisons, voitures, vêtements, restaurants, voyages et toutes ces grasses matinées de palace en

palace avec « pouponnage » dans des salles de bains marbrées et les pompes cirées qui attendent devant la porte, cela vous épuise déjà le parfumé qui va prendre son café à l'heure des musettes. Les filles ont leurs contes de fées, Édouard, lui, a trouvé la fameuse lampe.

La journée s'étiole, emportée par un torrent de bonheur. L'ancien pauvre n'a pas eu le temps de manger. Son chemin de Compostelle terminé, le pèlerin cherche et trouve un restaurant de fils à papa ou de riches collabos qui a résisté à la dernière heure. Devant cette carte à la con qui raconte un menu façon Chateaubriand, le serveur à côté de lui explique :

« L'écrasé de pommes de terre, c'est de la purée ! » Édouard se lève en prétextant qu'il a oublié ses cigarettes et va droit chez *Thérèse* manger « une vague de morue de la Baltique » avec son orage du sang de Jésus !

Ce soir-là, l'averse a été si terrible que le dîneur est rentré à l'hôtel avec le mal de mer en évitant tant bien que mal les récifs des trottoirs pour ne pas s'échouer dans la rue. Stockfisch et pinard au petit matin, l'ivrogne d'un soir boit toute l'eau de la compagnie avec même les petits poissons.

Puis, reprenant la navette de la consigne aux banques du coin, Édouard engrange le blé que le ciel lui a donné. La consigne de la gare vide, il va remplir son ventre d'une pizza arrosée d'une cascade d'eau municipale. Le meilleur moment de la journée arrivé, installé dans un fauteuil de velours de l'hôtel Piazza, il boit un café en observant les couches tard qui papotent cigare entre les doigts ou au contact du fume-cigarette de ces femmes qui rient de tout pour se donner un bon genre et rester agréables, elles qui font les trois-huit et sont en représentation permanente, coiffées de cheveux

couleur de leur ancienne jeunesse et qui cachent la ménopause derrière des clients plus vieux qu'elles.

Édouard commence sans s'en rendre compte l'apprentissage de cette nouvelle vie qui l'amuse et qui devient un cinéma entouré de ces gens qui trichent et jouent un rôle que le destin leur a donné dans ce monde bizarre et sans pitié. Sa décision est prise, il viendra dormir ici tout près des marchands de beaux costumes, chemises et souliers et des bijoutiers qui vendent l'heure entourée d'or. Si l'habit ne fait pas le moine, son règne de Pape va cependant commencer. En marchant dans ces rues propres et arborées, il ose à peine s'imaginer ce qu'il peut s'offrir de ce qu'il n'a jamais eu, et la liste est très longue.

En passant dans la rue des oubliés de Dieu, il trouve « Édith » au coin de la rue là bas... Le hasard n'y est pas pour rien. Enveloppée de froid, elle voit l'Italien la prendre sous le bras et lui acheter sa nuit. Les deux orphelins de cœur dans la glace de la chambre vont se tenir chaud et ne se quitteront qu'à l'heure du biberon d'un troisième qui attend sa mère dans une loge des beaux quartiers qui ne sont pas pour lui. Une fois seul, Édouard écrase ses mégots en compagnie d'Yvette Orner qui fait ses gammes radiophoniques pour faire danser le blaireau des hommes qui n'ont plus le droit de dormir.

De vitrine en tiroirs caisse Édouard s'habille de plusieurs payes. Encouragé par des chèvres de vendeuses qui lèchent le client comme un bloc de sel, il fait la navette des riches magasins à sa chambre, les mains chargées de sacs cartonnés, imprimés de Paris. Le dandy rattrape le temps perdu. Entre les chaussures vernies et deux valises enveloppées de reptile ayant laissé leur peau, plus rien n'arrête ce comédien qui

s'habille pour jouer sa pièce. Or il n'a pas fini les achats pour sa panoplie complète !

Fatigué d'avoir combattu l'ascétisme toute la sainte journée, Édouard dit « la liasse » se repaît en mangeant un morceau de vache sur nappe blanche en tissu, accompagné d'un château dans une bouteille dont la visite vaut son prix. Les mains dans les poches et le cœur dans la nuit, il marche sur la promenade. Après quelques palmiers, il se débarrasse de sa solitude en allant serrer dans ses bras celle à laquelle on jette volontiers la pierre.

Le jour se lève, « Pauline Carton » est en train de passer la serpillière sur le marbre que la pécheresse foulera pour venir à l'aube récupérer la prunelle de ses yeux. De l'entresol de la vieille, le faon et sa biche prendront l'ascenseur qui s'arrête au cinquième, là où commence l'escalier de tomates ! Sur un long couloir, avec une lumière de cave, des portes grisâtres en enfilade attendent le miséreux qui va s'enfermer dans ce grand placard avec lucarne ou « chien assis » pour les plus chanceux. Bien au froid sous les tuiles, « Maman » s'occupe de son fils de pute laissé par un client qui, lui, bien à l'abri des insultes, fait des enfants signés et tamponnés par « Monsieur le Maire » et parfois le père de la miséricorde qui a épuisé son tas de pierres. Propre et bien coiffée, « Maman » emmène son bâtard en blouse bleue devant le portail de Jules Ferry. Elle repart s'endormir quelques heures ; ensuite elle ira donner le loyer de son corps à un minable qui utilise comme couverture celle d'un tenancier de bistro !

Les habitudes commencent à changer, Édouard se réveille à midi. La belle de nuit a laissé dans les draps son parfum qui doucement envoûte le papillon du soir. Vêtu de neuf, le play-boy a une affaire urgente à régler. Ayant passé son permis de

conduire à une époque où le manque d'argent ne lui avait pas permis de conduire, il traîne dans les endroits où l'on vend de la ferraille à prix d'or. L'orphelin, fils d'Agamemnon qui n'a pas digéré la mort de son père, rentre dans un de ces grands magasins aux murs de vitres. « Oreste » est ému devant la magie des lieux et cette tranquillité digne d'une église. Face à lui sur son parterre de marbre, une splendide Jaguar XK 150 vert anglais caresse son regard. Des roues aux mille rayons de chrome se reflètent sur le sol. Un homme assis derrière un bureau à la Churchill a repéré le client : il laisse le félin envoûter la proie pendant qu'il évalue l'amateur. Édouard veut en savoir plus et interroge du regard le vendeur. Le bonhomme se lève doucement, sourire aux lèvres et sans rien dire ouvre la portière de l'œuvre d'art. Une odeur de cuir et de vernis enivre le futur propriétaire de la bête qui s'installe au volant de bois précieux. De la main droite, il empoigne la commande du levier de vitesse comme un deuxième phallus. Ensuite il caresse la peau du fauteuil passager comme il le ferait avec les cuisses d'une femme. Le compteur annonce une vitesse digne du Grand Prix de Monaco. Les hommes parlent mécanique et, bien sûr, innovation. Le prix reste un détail dans ce monde où l'argent ne se gagne pas. Édouard s'acquitte de quelques années de travail et demain après-midi, il viendra chercher le fauve pour parcourir la jungle.

« Tarzan » repart heureux et espère ne pas se réveiller, car il ne marche pas, il flotte, il ne respire pas, il ronronne de plaisir.

Après un repas de noces, les heures s'écoulent sans se presser, et il en profite pour aller acheter celle des lève-tard avec aiguilles en or sans compter tous les accessoires indispensables à la bonne marche de la vie d'un prince.

« Édouard I^{er} » n’oublie rien, car, avant, il manquait de tout. De temps en temps, des flashes de son ancienne vie lui reviennent à la gueule : ce passé si proche lui semble loin et il vit un présent si différent que tous les instants sont un futur. Une certaine confusion s’installe dans son esprit : hier un cauchemar aujourd’hui un rêve ! Est-il toujours en train de dormir ? Où est la réalité dans tout cela ? Agacé par cette métaphysique de merde et le cœur fatigué, il va rejoindre celle qui l’attend ou plutôt celle qui espère qu’il viendra ! Les deux amputés d’amour vont se réchauffer dans la baignoire. L’un en face de l’autre, les yeux mélangés, de temps en temps ils rajoutent de l’eau chaude dans ce bain émoussillant. Lentement mais sûrement, Édouard plonge dans l’amour avec ce petit bout de femme qui n’est pas très bavard. Il lui propose d’acheter sa vie, la fille fond en larmes et lui raconte sa misère. Édouard fait semblant d’écouter, lui qui vient du même ruisseau ! La brunette explique que son corps ne lui appartient pas. Édouard, pas étonné, sourit. Vendredi c’est le jour du poisson, il tendra un filet au maquereau. L’ancien résistant rangé des voitures en a vu d’autres et un peu d’exercice lui fera du bien. Non content d’avoir trouvé une montagne de fric, il va en plus s’offrir un nouvel amour !

Dix heures du matin, comme convenu, l’Italien s’en va chercher son « Anglaise » qui l’attend devant le garage. Fier comme le fils de Poséidon qui prit possession de Pégase, Promenade des Anglais, avenue de la Victoire, boulevard Victor Hugo, tous les beaux quartiers de la ville ont droit au défilé du « Corinthien » qui brûle de l’essence. Après deux heures de route, l’orgueilleux a séché le plein du matin. Rassasié de ses tours de manège, Édouard veut régler ses comptes avec son ancien deux-pièces comme la cloison

voulait le faire accroire. « Pégase » atterrit devant l'hôtel Piazza avec ses valises vides de misère. Comme au cinéma, le client sort de sa voiture, entouré de serveurs. On lui ouvre la portière, on prend ses bagages, et le héros de cette mascarade allume une cigarette. Le matamore sur ses deux jambes raides observe autour de lui le Jardin Albert I^{er}. Monsieur Édouard vient de naître !

À partir de ce moment-là, les portes sont ouvertes dans tous ses déplacements, de la voiture jusque dans sa suite. Le parterre de moquette interdisant le bruit, le chasseur accompagne son excellence dans ses appartements au quatrième avec vue sur la vue et le soleil qui regarde le lit. L'ex-ouvrier joue son rôle à merveille, il ne reste plus rien du communiste de la Libération ! Une fois seul et libéré par un joli pourboire, il se laisse tomber sur le lit, sourire aux lèvres. Il observe le lustre de Monsieur le Comte du Chaudron de l'Âtre du Boisseau de Cimiez ! Le noble Édouard se fait couler un bain entouré de marbre rose avec niches qui offrent des poudres aux couleurs chatoyantes pour faire mousser le tout. Aux antipodes de la bassine en fer, Apollon s'allonge dans l'émail blanc et rattrape le temps perdu en ne faisant rien que vivre sans penser au lendemain.

Comme tous les soirs, le temps s'en va. Vêtu de riche, le ténébreux sort du palace ; quelques instants se passent et son coupé sport arrive à ses pieds ; la bête semble apprivoisée.

Sans rendez-vous, mais bille en tête, il va chercher cet écrin de paradis qu'il a trouvé en enfer pour y coucher son cœur ! La fille s'engouffre dans le bolide tout chaud et est surprise d'y trouver son dernier client. Contente, elle le couvre de baisers et l'autre n'en espérait pas plus. Le temps de reprendre ses

esprits, en observant ce superbe carrosse, elle lui pose la question qui s'impose :

« Qu'est ce que tu fais dans la vie ? »

L'amoureux ne se dégonfle pas :

« Je travaillais en usine ! »

En souriant, elle répond :

« Ça paye bien !

— Oui, ces derniers temps j'ai été augmenté ! »

Filant comme des étoiles dans le ciel, les deux corps célestes disparaissent dans la constellation de l'amour à des années-lumière de la puanteur terrestre.

Un homme et une femme roulent pleins phares sur la route du bord de mer à flanc de falaises usées et de tunnels creusés dans la roche. Sur la droite, les murets de pierre offrent l'infiniment beau et le soir rajoute du mystère. Le ciel et l'eau mêlés de nuit montrent un morceau de lune que le mois n'a pas fini de manger. Aux portes de Monaco qui déteste la misère, la cité s'ouvre à tout ce qui brille. Les greniers sont pleins de blé et les vaches obèses sont bien gardées. Édouard veut brouter l'herbe du Prince, lui qui n'a vécu que sur la paille.

Arrivé sur la place magique de Monte-Carlo, le « Comte de Monte Christo » sort du fiacre avec sa belle, aidée d'un voiturier. Dans ce rituel bien huilé, les curieux rêvent les yeux ouverts en regardant ce couple de menteurs qui rentre dans un restaurant où l'on mange sans faim, car le but n'est que de se montrer au milieu de cette caricature de parquets, de dorures, de marqueteries minérales et autres moulures haut perchées pour plafond de géants avec tout ce personnel et leur boîte de mille cirages pour faire reluire des vieux pieds dans des souliers neufs. Sans oublier ces femmes momifiées, maquil-

lées rupestres couvertes de peaux d'hermine ou de vison offertes par des « Cro-Magnon » gâtés par la chasse. Installés sur ce parterre pas avare de mètres carrés les deux amants sapiens se laissent impressionner par la tristesse du lieu. Ici tout le monde chuchote ce qui se dit ; on chercherait presque le corps que l'on doit veiller ! Les va-et-vient des maîtres d'hôtel et serveurs vêtus de façon croque-mort aux visages trop sérieux n'arrangent pas l'atmosphère.

Le maître de cérémonie présente la carte avec un sourire coincé, et c'est reparti pour une litanie de phrases qui expliquent que le sanglier est un animal singularis porcu, mam-mifère d'Europe centrale qui dort sur son lit de mousse de champignons refileés par la belle au bois dormant un soir de chaleur ! Les amoureux choisissent les fruits venus du fond des océans remontés par Jules Verne le jour de l'enterrement de sa belle mère, tout cela arrosé par sa sœur, une veuve qui vend du moussoux à prix d'or. Entourés d'autres riches et de courtisanes, la prostituée et son client, qui eux ne le sont que par obligation, laissent couler le sablier favorable au bonheur. Le lugubre dîner terminé, le couple s'échappe pour aller rire et surtout s'aimer avec ce qu'il reste de sable. Devant l'hôtel Piazza, le rituel de courbettes reprend de plus belle jusqu'au nid d'amour haut perché dans l'arbre.

Une fois revenu sur terre, Édouard raccompagne sa luciole à l'heure où le croissant n'est plus dans le ciel, mais dans le four du boulanger. Les narines bien au frais, les mains au fond des poches, le transi d'amour marche rue de France. Arrivé devant La Croix de Marbre, deux ombres sorties du néant le prennent en tenailles, s'acharnent sur lui à coups de pieds, à coups de poing et laissent pour mort sur le trottoir baignant

dans son sang. Le porte-bonheur de la petite Cosette qui est allée rejoindre son poupon d'amour est fracassé.

Découvrant le gisant, un passant alerte la police qui fait sa ronde. Le quartier est réveillé par la sirène des pompiers qui emportent le corps inanimé, mais encore en vie à l'hôpital Saint-Roch.

Trois heures de l'après-midi, le visage boursoufflé, entouré de bandelettes, Édouard ouvre les yeux. À chaque respiration, une douleur intense envahit sa poitrine, ne lui laissant aucun doute sur l'état de ses côtes, avec un goût de sang dans la bouche ; avec sa langue, il cherche les deux dents qui lui manquent. L'esprit embrumé, il rassemble ses souvenirs et tente de se rappeler les visages des deux sbires qui, dans leur bassesse, l'ont surpris. Il imprime alors dans sa tête la gueule des deux raclures de chiottes. Une fois rétabli, il se jure de les envoyer en enfer de façon médiévale. Le maquisard qui a gardé la notice de ses faits de guerre, du temps où il s'appelait Émile, va reprendre du service, car la vengeance c'est comme le vélo cela ne s'oublie pas.

Une infirmière aux yeux de madone s'approche du lit à barreaux de cette immense salle, et d'une voix aiguë qui porte, elle prévient le docteur affairé avec un autre patient au fond de la chambrée : « Il est réveillé ! » Et les voilà rassurés par ce détail qui élimine la crainte d'un coma fatal. Le docteur explique au rescapé avec des mots à lui, un traumatisme crânien, ce qui veut dire pour Édouard, la tête au carré ! Une bouteille qui pendouille au-dessus de ses yeux, plus une durite enfoncée dans son intimité font comprendre au nouveau pensionnaire qu'il n'a pas fini de regarder le plafond.

« Je m'appelle Rose », dit l'infirmière ; une sensation de froid passée sur son bras et un bien-être envahit sa carcasse

meurtrie ; il se laisse emporter par son paradis chimique qui a remplacé la douleur. Dans cet état de demi-conscience, le temps qui passe est un labyrinthe, la perte de repères est un cauchemar, le bruit des ustensiles manipulés, ce mélange de discussions, le va-et-vient, les odeurs d'éther montrent à tout homme combien la santé est précieuse quand on croupit dans un lit d'hôpital. Les jours sont des semaines ! Aidé par la morphine, les mauvais rêves se mélangent à la réalité qui elle aussi n'est guère enviable. Seules les heures qui filent, sont le meilleur remède, mais à quel prix ! Il ne reste pas grand-chose de février. Les habitudes s'installent. Édouard a remis son masque de parisien, il rumine la haine des deux barbeaux qui l'ont surpris dans sa nouvelle vie. Les jours s'empilent, le convalescent traîne son pyjama dans les couloirs ou sous les arcades à l'intérieur de l'hôpital qui rappelle un cloître dont le jardin serait recouvert d'une verrière.

L'hôtel Piazza prévenu de sa mésaventure a mis en garde sa voiture et ses affaires. Par ailleurs, aucune plainte ne sera déposée par l'hospitalisé, qui joue les amnésiques partiels. Les deux asticots ont réveillé le diable qui sommeille dans cet homme qui connaît l'enfer comme sa poche. La suite des événements se passera dans le secret le plus total pour ne pas susciter d'autres questions qui pourraient déranger le nouveau riche.

La pilosité d'Édouard a installé une barbe qui le rend méconnaissable. Tout a été prévu. Un matin de giboulée, complètement rétabli, « Barbe bleue » sort de l'hôpital par le grand escalier qui donne sur la place Défly pour aller droit dans le

vieux Nice, rue de la Boucherie, où il trouve une boutique de fringues de « Monsieur tout le monde ». Il en ressort une demi-heure plus tard, vêtu d'ordinaire pour se fondre dans la populace. Le caméléon n'a pas fini ses achats, il cherche aussi une bicyclette qui a beaucoup pédalé pendant la guerre pour faire des repérages et filatures dans cet univers de feux rouges où le temps gagné grâce à la vitesse des voitures se perd aux lumières tricolores.

Au coup de canon de midi, le prédateur de maquereaux va manger la morue chez *Thérèse*. Noyé dans la masse, Édouard prend un hôtel ordinaire et surtout éloigné de tout ce qui pourrait le confondre avec son ancien séjour au pays du soleil.

Le ringard déambule sur son vélo et attend la nuit pour retrouver celle qui le renseignera sur les deux minables et aussi pour lui montrer que l'affaire n'est pas finie. Caché derrière sa barbe et ses fringues de plouc, il se revoit dans les années d'occupation et compare les deux assaillants à des enfants de chœur à côté des Allemands qu'il a autrefois combattus.

Petit à petit les magasins s'allument et les lampadaires éclairent leur morceau de trottoir qui brille sur le mouillé de mars. Se faulant entre les voitures, la bicyclette ne passe pas loin du coin glauque de la rue là-bas dans ces rues tristes et cachées par la basilique Notre-Dame où les derniers arrivants de la gare n'ont pas osé aller plus loin et s'entassent d'année en année. L'endroit a perdu son âme, comme un filtre il laisse passer les nantis et retient la misère. Ce dépôt peu reluisant lézarde les façades, les trottoirs jamais refaits, et n'invite pas à la promenade. L'hôtel Terminus a gardé les colonnes en souvenir du bon vieux temps où l'avion n'était qu'une attraction et qui maintenant creuse sa tombe, car le riche est pressé de

vivre et, surtout, voyager dans les nuages est devenu à la mode.

Les rideaux et grilles de fer se ferment, seuls les bistros gardent leurs lampions allumés afin de retenir l'ivrogne qui boit le présent pour oublier demain dont il a peur. Le braconnier devine les habitudes des deux « sous-merdes ». Il quadrille le quartier, à pied, en rasant les murs. Le faux client s'approche du morceau de trottoir de l'esclave sexuelle. Un signe de tête suffit et le barbu suit la belle qui ne l'a pas reconnu. Dans une cour, après être passés sous un porche, ils montent un escalier de vieux ciment qui donne sur un long balcon aux portes alignées avec fenestrons pour éclairer la misère des studios qui sont devenus maintenant chambre de passes. Au rez-de-chaussée, des cadavres de voitures désossées et des restes de moteur sur flaques de cambouis s'offrent comme une enseigne pour signaler un atelier de carrosserie. Attaché à une carcasse, un vieux chien, qui connaît les habitués, en garde l'entrée. Sur le sol usé, ses pattes traînent des os rognés, une gamelle de pain mouillé et de tous les restes que les hommes n'ont pas voulu manger. À l'abri des gouttes, le soir, Tobi dort sur une banquette arrière de Traction Avant dont les ressorts commencent à voir le jour.

Une fois refermée la porte de ce lieu de fornication, les 110 volts de l'ampoule éclairent les murs couverts d'une tapisserie jaunasse. Par endroit, des punaises rouillées empêchent le papier peint de tomber de ces murs bouffés par le moisi de vieux dégâts des eaux. À l'angle de la pièce, un sommier à une place qui a vu les deux guerres fait de la résistance à la décharge qui l'attend, avec un matelas qui n'en pense pas moins. Tout cela recouvert d'évidence d'une couverture de sinistrés.

Il n'en fallait pas plus à Édouard pour se laisser envahir par une haine de tueur. Il prend entre ses mains le visage de son amour et le regarde dans les yeux. La petite, surprise, reconnaît, caché derrière ces poils, le regard de son amour qu'elle croyait disparu à jamais ! Les larmes se mélangent avec le rire de l'espérance retrouvée. Le temps de reprendre ses esprits, Édouard sort une enveloppe remplie d'argent de l'épaisseur d'un bon livre de poche accompagnée d'un document qui lui sera utile au cas où il ne reviendrait pas. Les deux amoureux se racontent les dernières péripéties et filent à l'anglaise prendre un taxi. Ils vont récupérer l'enfant qui dort chez Pauline.

À l'heure de la soupe, la voiture prend la direction de Monaco, dans ce territoire où la vermine nocturne n'a aucune chance de s'épanouir. Édouard veut mettre en lieu sûr, dans un hôtel tranquille, son petit bonheur, le temps de régler ses comptes, car il n'a pas l'intention de tendre l'autre joue. Œil pour œil, dent pour dent, la dette sera remboursée au-delà de ce que pourrait imaginer les deux prêteurs, car l'orgueil du cave est à son comble. Hier dans la misère, aujourd'hui riche, maintenant amoureux et demain truand, les semaines se suivent et ne se ressemblent plus. Dans cette nouvelle vie, Édouard mange les jours qui défilent avec l'appétit d'un ogre. Il n'est plus le même homme, tout est nouveau et pourtant il lui semble avoir déjà vécu tout cela. Il fait les choses naturellement, comme un vieux routier qui connaît tous les chemins, toutes les embûches et qui règle les problèmes existentiels sans se poser de question.

Revenu à Nice, il prend sa bicyclette pour repérer le bar de ce minable qui ne finira pas le mois. Le rideau de ferraille ondulée est à moitié fermé, et l'intérieur laisse deviner une lumière tamisée. C'est l'heure préférée des cafards qui sortent

des égouts, mais ceux-là tapent le carton. Édouard pédale vers son hôtel pour aller dormir. Demain il s'occupera de la poudre et du fly-toxe qu'il a planqué dans un de ses coffres.

L'hirsute se réveille à ses anciennes heures ; d'instinct il a repris ses habitudes de *parigot*. Même pas lavé, la clope au bec, il descend et va pédaler jusqu'au bistrot du coin pour faire le plein de café et de cigarettes. Assis sur un tabouret de bar devant le comptoir, il brûle son tabac en regardant le cendrier jaune avec sa réclame de pastis. À chaque entrée ou sortie du troquet, la porte donne une bouffée d'air pur et froid qui ne dure guère. Le patron à moustaches épaisses avec son torchon sur l'épaule devant son tiroir de marc de café tape comme un sourd sur un taquet de bois usé par les coups de boutoir de l'homme qui veut se débarrasser de la moulure fumante, qui n'a plus d'intérêt, car elle a laissé son meilleur dans la tasse. Un évier de fer rempli d'eau savonneuse immerge la vaisselle qui fait un va-et-vient des lèvres au percolateur, dans un boucan de porcelaine qui cliquette. Le chiffon mouillé fait sa ronde régulière sur le zinc. Les plus aguerris taquinent déjà le bock de bière glacée ou le pointu des yeux dans le journal du bar. Au plafond, les pales du ventilateur à l'arrêt s'enrobent de nicotine dans un cumulus de fumée. Le temps est toujours à l'orage, mais il ne pleut jamais. Accrochées à un morceau de mur, derrière le bar, des cartes postales à l'humour douteux montrent des femmes qui excitent l'imaginaire de ceux qui n'ont pas entendu la corne de brume et se sont échoués au fond d'un verre de trop un soir de brouillard.

Sur le coup de dix heures, Édouard se rend boulevard Dubouchage. Assis sur un banc, il observe les allées et venues de la porte d'entrée de chêne digne de celle d'une belle église. C'est l'adresse de la belle qui vit sous les toits. La concierge

rentre les poubelles, sort les tapis, astique la poignée de cuivre et les plaques de l'entrée qui racontent ce que font les copropriétaires dans la vie, mais qui, bien sûr, n'ont pour but que de flatter l'imbécile heureux qui a reçu sa timbale en argent le jour de son baptême et qui se pavane en marchant sous les platanes bien taillés ou sur les trottoirs balayés de la merde des chiens de race du voisinage qui, comme lui, à force de saillies arrangées, ont appauvri leurs gènes et les ont rendus aveugles, au point de ne pas voir venir les guerres. L'intelligence est une pépite d'or et le filon se trouve dans la populace ; l'accouplement d'un notaire avec un avocat ne donnera naissance qu'à un idiot qui n'apprendra rien de la vie et qui risquera de perdre la tête le jour des révolutions. La concierge, non contente de nettoyer les sols du vivier de cette catégorie d'hommes exempts de logique primaire, doit courber le dos un peu plus à chaque passage de ces autruches qui votent les lois qui les arrangent.

Vers onze heures, la vieille part faire ses commissions : c'est le moment ou jamais pour Édouard de rentrer dans la bâtisse, sans se faire remarquer. Clé en poche, comme un chat, il monte les marches en douce pour éviter le bruit de l'ascenseur. Arrivé au dernier étage, les tomettes bon marché ont remplacé le marbre. Il compte les portes sur la gauche pour ouvrir celle de l'ancienne locataire qui vit maintenant à Monaco. Dans cette pièce de dix mètres carrés, rien ne manque, la misère s'expose sans retenue. Contre un mur de chaux, un petit lavabo reçoit l'eau d'un robinet de cuivre qui fait sa larme d'eau froide toutes les quelques secondes. Un petit lit en ferraille avec barreaux de prison qui pue le cauchemar et n'encourage pas la sieste traîne là sa carcasse. Un pot de chambre en émail ébréché attend la pisserie à côté

d'une bouteille de gaz grise, sous une petite table. Le réchaud posé dessus a encore une casserole où trempe un biberon. Dans un angle, des fils accrochés supportent quelques cintres en bois qui n'ont plus rien à sécher. Sous le lit, une cantine conserve les vêtements d'un bébé qui a grandi. Derrière la porte, un miroir est là pour montrer si la pute est présentable pour aller se vendre. Accroché à un mur, un crucifié, dont on dit qu'il a le monopole de la souffrance, n'en mène pas large. Sur le plafond en pente raide est installée une lucarne qui ne montre rien, sinon le rien d'une vie qui ne sert qu'à souffrir, avec son présent qui pue les lendemains pourris, entassant un passé qui, avec les années, deviendra le passif.

Édouard, bouffé par la haine, décroche un fil de l'angle de cette prison et s'assoit sur le lit. Doucement, il enroule la cordelette pour tester sa résistance. Comme un pêcheur avec sa ligne, il attend le *maquereau* qui viendra chercher sa *gagneuse* qui va servir d'appât. De l'escalier à la porte, le tueur embusqué a compté les pas qui le préviendront de l'arrivée du futur cadavre venu chercher la mort qui le cueillera derrière la porte.

Le temps passe, la cigarette est interdite. Édouard, les yeux de glace, regarde la croix et le maudit réveil qui prend son temps au rythme de son tic tac imbécile. Dans cette salle d'attente de la faucheuse, il règne une atmosphère de tristesse telle que les nantis des mètres carrés de l'étage d'en dessous ne peuvent imaginer. Mais aujourd'hui, les rôles sont inversés, c'est le patient qui est attendu. Il mourra d'une courte maladie, le docteur Édouard en est certain, et aucun remède ne sera prescrit, car la médecine a ses limites et le secret professionnel sera respecté.

N'ayant pas fumé dans la pièce pour ne pas éveiller les soupçons de sa proie, une suave odeur de parfum flotte dans l'espace confiné. L'amoureux est impatient d'en finir. Parfois l'ascenseur se met à ronronner, mais le claquement de la porte en ferraille n'indique pas le bon étage. Cela permet toutefois au prédateur de rester sur ses gardes.

Une odeur de cuisine plane et des cris d'enfants qui chahutent résonnent dans la cage d'escalier : cela occupe l'araignée qui tient son fil entre ses pattes. Trois heures de l'après-midi ! Enfin l'ascenseur s'arrête au cinquième. Les marches font le bruit de quelqu'un qui n'a pas le choix et finit son ascension à pieds. Planqué derrière la porte, Édouard l'étrangleur, raide comme une momie, fait le plein d'oxygène, car l'accueil est imminent.

La porte, non fermée à clé, s'ouvre d'un coup ; le temps de faire deux pas à l'intérieur, et celui qui adore relever les compteurs de la pute se voit offrir par derrière un magnifique collier de chanvre de joaillerie de la marque « Édouard de Paris ». Plus il se débat, plus le « bijoutier » serre ses mains sur le cadeau. La porte refermée, les quatre yeux s'observent dans la glace. La langue dehors, les yeux révulsés, chaque seconde qui passe, l'occis voit sa vie d'ordure défiler en un éclair quand, soudain, le visage violacé, l'encordé devient trop lourd pour Édouard qui le laisse glisser doucement par terre.

Il est content de lui, car, poli, il ne voulait pas déranger le voisinage avec le boucan d'un revolver qui aurait pu effrayer les braves gens. Le corps allongé, après cinq heures d'attente, le tueur sort de sa braguette ce qui fait de lui un garçon pour soulager sa vessie. Plein de compassion, il dirige le jet d'urine dans la bouche encore ouverte du mort et comme de la bière la mousse déborde des lèvres. Sans se presser, l'étrangleur fait

les poches du beau costume pour en savoir plus : une facture de lumière de ce bistrot de merde qui lui sert de couverture ; il garde les papiers d'identité, la carte grise, enfin tout ce qui peut ralentir l'enquête de cette flicaille qui trop souvent trempe dans la combine. Une surprise l'attend : au poignet de cette pourriture, il retrouve sa montre en or. Une envie de mettre le feu dans cet endroit maudit le chatouille, mais le respect du voisinage l'en empêche. Doucement, il referme à clé la porte derrière lui. Le chat noir redescend les escaliers en faisant patte de velours. À chaque palier, il presse le pas pour ne pas être surpris par une porte qui pourrait s'ouvrir et donner une indication à ces képis qui naguère embarquaient les résistants et les juifs. Enfin le rez-de-chaussée est là ou pour ainsi dire la douane ! La porte avec ses carreaux vitrés donne dans un entresol ; des rideaux interdisent d'en voir l'intérieur ; c'est la loge de la concierge, qui, professionnelle, ne perd pas une miette des allées et venues, avertie par la lourde ou par l'ascenseur qui claque ; c'est sa seule occupation de la journée, en dehors du ménage, bien sûr. Elle connaît le pas de chacun des copropriétaires qui vont et viennent à des heures bien précises et, si, par mégarde, une personne ne correspond pas aux habitudes, elle pousse le rideau ou alors regarde par la fenêtre avec vue imprenable dans l'allée du jardinet, séparé du trottoir par un petit portail idiot, couleur vert wagon, d'un petit mètre de hauteur qui ne sert à rien, lubie d'un architecte victime de son croisement génétiquement désastreux qui se la joue « Lenôtre ».

Sur la pointe des pieds, le *maquereaucide* passe devant les boîtes aux lettres bien lustrées à la cire d'abeille et se retrouve devant cette grosse porte à deux battants, avec comme toujours, pour l'ouvrir, une poignée minuscule qui demande un

effort énorme, ce qui confirme le peu de logique de ces architectes qui adorent graver leur nom à l'entrée, jamais très loin du paillason abrité des gouttes du ciel par une marquise de verre fêlée une fois sur deux. Doucement le barbu, façon cloche de bois, sort de la bâtisse. Enfin sur le grand trottoir du boulevard, Édouard redevient monsieur tout le monde. Cigarette au bec, il fonce au premier bistrot se taper un jambon beurre et un demi de bière. Installé à une terrasse, lui qui est resté cinq heures entre quatre murs observe les piétons qui vaquent à leurs occupations de vivants. La première gorgée de jus de houblon qui coule dans les entrailles de l'assassin est un vrai délice. Une fois repu, le client du Café de Lyon regarde les papiers d'identité, le permis de conduire, bref, tout ce qu'il a pris dans la poche de cet homme que la mort a emporté à la fleur de l'âge.

Le travail est à moitié terminé, après un bon café Édouard va à la banque ou plutôt au coffre chercher le revolver, outil indispensable pour finir sa besogne en bon artisan. Le voilà en train de descendre les marches de cet endroit où l'on cache les secrets de polichinelle autorisés par le système d'hommes qui ont fait le serment d'hypocrites. Les boîtes de fer servent de salle d'embarquement pour faire une cure thermique en Suisse en cas d'obésité fiscale. Après le séjour, le patient reviendra débarrassé de ses kilos superflus, libéré de cette mauvaise graisse; il mourra léger comme une plume et arrivera devant l'éternel le cœur en paix et plein de compassion pour son prochain qui est resté en bas, je parle des pauvres bien sûr!

Le pétard à la ceinture, le cachottier ressort de la Banque Martinon, se dirige vers *Le Troquet des amis*. La devanture de peinture marron foncé qui craquelle a dû enterrer le peintre

depuis longtemps. Dehors, deux tables rondes en ferraille voudraient faire penser que l'on vient ici pour se désaltérer. La porte d'entrée frotte le carrelage et cela forme un arc d'usure. L'intérieur est triste à mourir ce qui tombe très bien. Édouard, embusqué derrière sa barbe, identifie immédiatement le grand frisé qui l'a pris pour un punching-ball et qui joue au barman en lisant le journal.

Le corps vautré, le faux ivrogne demande un ballon de rouge. Le frisé, dit « le blond » pour les intimes, prend une bouteille entamée à côté de l'évier sec puis se retourne pour chercher un verre derrière lui sur une étagère. Le peu de sympathie du serveur n'attire pas la foule, le bar est vide de clients. Les pochtrons préfèrent noyer leur déprime dans des endroits plus conviviaux et c'est bien sûr la nuit tombée, rideaux fermés que les affaires se font en faisant tourner les cartes. Ici on tape le carton avant d'aller relever les compteurs ou préparer les mauvais coups qui remplissent de gangsters les prisons du coin.

Le verre à peine rempli d'une vinasse à trois sous, le comédien le vide, cul sec ! Les deux hommes s'observent. Édouard en redemande avec un contentement d'alcoolique qui boit sa journée. L'autre s'exécute sans dire un mot en tirant une gueule qui n'encourage pas la conversation. Le buveur met une main sur sa braguette et demande les chiottes ; frère sourire hoche la tête en lui montrant la porte sur la droite au fond d'un couloir aux murs craquelés avec des graffitis d'insultes en tout genre. Le pisseur ressort immédiatement des toilettes en disant qu'il y a une sérieuse fuite d'eau qui inonde le sol. Le frisé a mordu à l'hameçon, il accourt, cherchant la fuite, précédé d'Édouard qui le laisse ensuite passer devant dans le couloir étroit. En un éclair le plombier dégaine son

flingue et à bout portant lui explose le crâne. L'impact est si violent que le maquereau est projeté contre le mur maculé d'une bouillie sanguinolente. La messe est dite, le curé ferme la porte, lave ses empreintes sur le verre et ressort tranquillement du bouge, qui fermera ses portes avec scellés pour un bon bout de temps.

Histoire de décompresser, le barbu marche dans la ville sans but précis pendant une petite heure pour se remettre les idées en place. Dans une rue quelconque, un coiffeur, qui a rempli sa caisse, balaye les derniers cheveux coupés avant la fermeture quand soudain il voit débouler l'homme des cavernes, sourire aux lèvres, qui lui demande la totale : c'est-à-dire barbe et cheveux. Sans hésitation, le Michel coiffeur de l'enseigne installe le justicier pour lui laver la tignasse et engage la conversation. Édouard raconte qu'il sort de l'hôpital, ce qui explique cette pilosité. L'homme au regard de myope derrière ses tessons de bouteille fait chauffer la tondeuse avec son clic-clac mécanique. Une fois débroussaillé, les inséparables bol de savon et blaireau arrivent avec la lame de rasoir, qui elle ne plaisante pas. Édouard ferme les yeux, avec en fond sonore le crissement des outils du coiffeur sur sa peau : il revoit en boucle la tuerie du jour.

Les joues froides et les cheveux pétrole-hahnés, le tondu a l'intention de reprendre ses fraîches habitudes à l'hôtel Piazza. Dans chaque vitrine qu'il rencontre, il regarde sa gueule remise à neuf ; ça sent l'écurie, l'étalon seigneur et maître de son destin, du moins le croit-il. Édouard rentre dans le palace pour reprendre possession de sa suite au quatrième avec vue sur le jardin d'Albert.

Le ciel enfile sa chemise de nuit et, malgré cette journée de fou, le trentenaire a une pêche d'enfer, privilège de la jeunesse dont le constat se fera plus tard, une fois que ce pont appelé la vie aura épuisé son quota de flotte et laissera couler un peu d'eau pour chanter « hier encore » de l'arménien. Enrobé dans un peignoir de riche après sa douche, allongé sur le lit, Édouard se la joue Daladier, Président du Conseil téléphonant à la monégasque pour l'informer que les affaires courantes sont réglées, mais qu'il restera deux jours à Nice pour boucler quelques dossiers. En réalité, il veut en profiter pour visiter les environs avant de partir et il ne peut le faire que seul, car Nice est un village...

Neuf heures du soir, beau comme un sou neuf, Édouard le magnifique descend chercher son coupé Jaguar qui arrive à ses pieds. Gavé de testostérone, il retrouve sa mécanique, qu'il redécouvre encore plus belle que dans ses souvenirs. La trompette est dans le poste, accompagné de jazz, l'américano roule en direction de Cannes, jeune, riche et amoureux. Dieu sublime l'instant : Édouard savoure ce moment magique ; c'est le bonheur à l'état pur, le paradis...

Ayant fait table rase de cette abominable journée et gourmand de vivre, le tueur s'offre le bord de mer avec des grues qui construisent demain, les pieds dans l'eau. Édouard ne roule pas, il se promène pour se refaire une santé mentale et remettre de l'ordre dans sa tête. De temps à autre, sur l'eau tranquille des pointus pêchent à la lampe ce qui se mange en face dans les restaurants du coin aux enseignes qui rappellent la mer. Rien ne vaut le soir tombé pour apprécier la nuit aux yeux de quelqu'un qui n'a pas d'heure pour se lever et qui peut dépenser sans compter les années et l'argent. La vitre baissée, le coude sur la portière, une main sur le bois précieux

du volant et l'autre sur ce qui lui fait penser à sa virilité, le beau brun, la moustache fine, hume l'air marin qui caresse son oreille dans la douceur du printemps qui arrive.

Une impression étrange envahit Édouard. Il a le sentiment de suivre le corbillard des funérailles de l'ouvrier métallo qui marchait le long du canal Saint Martin à des heures de merde les poches et le cœur vides. La marionnette a changé de rôle, les ficelles sont tirées par un autre inconnu, ou alors serait-ce le même ? Mais la vie est passée à une autre saison. L'hiver d'Édouard est terminé, tout lui semble facile. Le trésor trouvé par hasard dans le bordel de Cimiez n'est pas que de la chance pure se dit-il ! Oui, mais, alors, qu'en est-il de ceux qui naissent dans le bon vagin ? Sans compter les hommes auxquels tout réussit et qui pensent en être les architectes, alors qu'ils ont pris le bon train, car ils étaient là au bon moment et au bon endroit. L'orphelin aspire et souffle la fumée de sa clope en se posant des questions ne demandant pas de réponses. Il ne fait que le triste constat de l'existence des hommes, et son analyse n'est que le reflet de son intelligence.

La *Jag* s'arrête sur le front de mer, les rails du Paris-Nice, parallèles à la route, ont ici une vue imprenable dans cette ligne droite à deux pas d'Antibes. La portière de la voiture laissée ouverte, Édouard pisse aux heures de pointe de la chaîne, les yeux dans l'infini de la côte qui scintille dans le reflet de l'eau. La comparaison avec les chiottes parisiennes le fait sourire. Il a l'impression de vivre dans la peau d'un autre homme. Son cafard est mort. Vive la liberté. Il a du mal à comprendre ce changement si radical. Riche de milliers de dimanches sans lundi, il s'observe et reste un peu dubitatif.

Remontant dans sa caisse, il écrase le champignon et les roues arrière crachent les gravillons dans un boucan de

« 24 heures du Mans ». Sourire aux lèvres, le cliché est parfait ! « James Dean » bouffe de l'essence et augmente le son du poste dans lequel chante Ray Charles. La mer a remplacé le canal et la voiture les vieilles godasses. L'homme est resté le même, seul le décor a changé. « La vie n'est qu'un marché de dupe », se dit-il ! S'il était passé de la vie d'un tétraplégique à celle d'Édouard ouvrier métallo qui va bosser les matins de brouillard, son bonheur aurait été le même qu'aujourd'hui. Le bonheur ne dépend que du contexte de la veille. Il se dit qu'il a mordu à l'hameçon, et qu'une fois bien habitué à ce décor, les emmerdes reviendront, qu'il s'inventera d'autres frustrations...

Décidément Édouard ne se repose jamais, taraudé par cette vision d'un futur dont il commence à comprendre les rouages, ou plutôt les pièges ; certes, il apprécie l'instant, mais se méfie de demain. Ayant mis sur la table tout son vécu, il se donne deux jours pour trouver la solution à ce piège à con dans lequel il est tombé, c'est-à-dire la vie !

Le port d'Antibes voit débouler la Jaguar qui se calme vite, car la ligne droite est terminée. Les anneaux des quais gardent prisonniers les bateaux alignés qui ne servent à rien. Les propriétaires, loin de leur quille, se gargarisent l'âme pour soigner leur névrose. Les yachts, ces caravanes flottantes toujours vides qui ne servent qu'à pêcher leur orgueil, portent le nom de la femme, de la fille, de la maîtresse et « pourquoi pas de mon cul », se dit Édouard ; les navires à l'ancre sont un cataplasma pour ces pauvres riches qui n'ont rien compris. Ils exhibent le fric gaspillé qui flotte dans ce bruit de frottement de bouées et de vieux pneus, et donnent le mal de vivre onze mois par an, quand ce n'est pas l'année complète. Le jour, les badauds marchent sur les quais et observent les amarres qui

n'arrêtent pas de se tendre et de ramollir leur corde, avec ce cliquetis incessant de mâts, sans oublier les odeurs de vernis craquelé et de vieux plastiques bouffés par le soleil. Cet endroit, presque toujours vide, avec cette enfilade de sépultures flottantes, fait penser à un cimetière de la connerie. En serait-il de même pour sa bagnole, s'interroge le penseur !

L'averse métaphysique s'arrête, car le marin cherchant sa route de cimetière en cimetière arrive enfin sur la Croisette ! La sublime Croisette, observée par les palmiers qui ne plaisantent pas avec le fric : ici, rien ne va plus !

Les casinos et le fameux palace avec son nom espagnol mangent le pognon avec la rapidité de l'éclair, et attention à celui qui fait semblant d'en avoir, car la foudre ne frappera qu'une seule fois. Édouard roule au pas... Il rentre dans la forêt luxuriante, armé jusqu'aux dents et gare sa frime devant un magasin. Derrière du verre, un trappeur expose la fourrure qu'il vend au prix d'un troupeau de brebis. De vitrines en palaces, la bête déambule, décortiquant des yeux cette contrée en hibernation qui envoûte le curieux. Le rivage donne sur un promontoire. En période de beaux jours, seuls les batraciens, les pieds palmés montent les quelques marches pour profiter du soleil. Leurs croassements se font entendre dans le monde entier. C'est la période de reproduction : comme chez les tortues, ils viennent pondre une fois par an sur la plage. Après un long périple, affamés, ils mangent les œufs de béluga pour reprendre des forces. La faune du coin n'est pas en reste ; attirée par ce rassemblement, elle aussi se nourrit de ces quelques jours de frai. La nature est bien faite ! Dans cet écosystème, tous les animaux y trouvent leur compte. L'endroit est classé réserve naturelle, et dans ce parc l'ONF ne plaisante pas, la pêche est interdite.

Édouard se promène dans le magazine des vedettes de cinéma qu'il a laissé sur le banc du jardin parisien. De page en page, entre deux réclames de ce qui se vend le plus cher, il cherche un restaurant pas trop ennuyeux où l'on mange sans condoléances. Arrivé au dernier platane en face du port d'eau de vaisselle, *La Pizza*, marqué en gros, fera l'affaire. L'intérieur est tiède : ça grouille de monde à ces heures où les enfants dorment.

Une chaise en paille attend Édouard. Ici on mange et on rigole, dans ce va et vient de serveurs les bras chargés jusqu'aux coudes de tartes salées qui embaument. Le four mange le bois de chêne pour nourrir le client. Derrière une grosse machine en fer, pleine de boutons et un tiroir activé par un ressort caché, la caissière au goût du patron, la belle Italienne, range les billets que le garçon lui a donnés et qu'elle échange contre des pièces remises dans la coupelle. Ensuite un double de l'addition est empalé dans un long clou. L'épaisseur du papier empilé laisse imaginer que là, c'est du sérieux. Le patron, dans son super costard acheté pas loin du palais, est en campagne électorale permanente. Il serre des mains, ou embrasse ceux qui arrivent ou qui s'en vont et balance des phases des milliers de fois répétées pour rassurer le client qui se croit un privilégié. Ses yeux sont partout : d'un regard il commande son personnel, installe les nouveaux sur des chaises encore chaudes, accompagné du serveur qui tend les cartes et propose l'apéritif. Dehors les voitures s'entassent, les plus belles bien sûr ! De temps en temps, une voix crie : « Une Porsche en double file ! » Et là, c'est le top : l'heureux propriétaire se lève façon Yves Montant, devant les yeux des autres, pour aller dégager sa maudite voiture qui gêne un autre client, en Mercedes, et qui, lui aussi a vécu la même chose une

heure auparavant. Le rituel est bien huilé dans ces années glorieuses où le Général ne sautait pas comme un cabri en criant : « l'Europe, l'Europe, l'Europe ! »

La proximité des tables laisserait à penser que tout le monde se connaît. Mais non ! Les hommes seuls courtisent les voisines avec le porte clé de la voiture de sport posé sur le paquet de cigarettes américaines, inséparables du briquet Dupond en or massif bien en vue de la femelle qui cherche son pingouin pour s'accoupler. Les becs claquent, la parade amoureuse est à son comble avec les cris qui résonnent ; tout le monde se comprend et se reconnaît. La moitié d'une grosse pizza qui dépasse de l'assiette est sur la table d'Édouard ; il mâchonne la « reine » trop chaude en observant le cinéma qui s'offre à ses yeux. Une femme a repéré le solitaire ; elle ouvre sa bouche aux lèvres rouges pour enfourner sa longue cuillère chargée de glace et de chantilly ; elle dévore Édouard ! Le rital a compris son manège, mais l'Apollon friqué reste de marbre, « trop vieille », et de plus son unique occupation à lui c'est le tourisme. Resté tant d'années à ressasser les mêmes choses, aujourd'hui, il engrange les souvenirs neufs, il remplit sa grange vide de ce foin qu'il sortira l'hiver en se disant j'y étais !

Déjà minuit ! La salle, les tables et les trottoirs se vident. Édouard sort du restaurant, il baille, la pizza a eu raison de lui, platane après platane, il ne se voit pas rentrer à Nice et il se paye le *Martinez* avec vue du *Martinez*.

Ses fringues jetées en vrac sur le fauteuil en velours d'un roi Louis quelconque, « Édouard VII » s'endort sur ce grand lit, enroulé comme une saucisse dans des draps de riche et en plus sans tic tac. La fenêtre entrouverte, le ressac des vagues excitent la Méditerranée ; c'est le vent de mars qui taquine la

mer et se fait entendre dans la suite qui vaut un mois de salaire pour une seule nuit.

Lavé de sa fatigue, le client du *Martinez* ouvre les yeux. Les poubelles sont rentrées depuis longtemps et l'on dresse les tables sur la terrasse de l'hôtel. Les volets restés ouverts, le soleil se croit chez lui, éclairant très fort le bonheur du réveillé bien au tiède dans ses draps doux, en compagnie de sa raideur du matin qui languit après sa Monégasque. Le moment s'éternise, mais l'agitation des femmes de chambre qui marchent dans le couloir avec des bruits de tasses met l'eau à la bouche d'Édouard qui veut son petit déjeuner. Il prend le combiné noir du téléphone et le met à l'oreille pour prévenir la réception que « Sa Majesté » désire son café !

Après avoir fait ce que chacun fait en se levant, il se dirige vers une fenêtre, la gueule pleine de soleil, avec l'impression d'ouvrir les yeux une deuxième fois ce matin. Cannes exhibe sa beauté sans retenue : se sachant la plus belle sans complexe, il émane d'elle une odeur d'iode. Quand il fait la comparaison avec sa vie parisienne, Édouard a le sentiment de s'être échappé d'un cercueil. La Croisette en donne et en redonne : le fond de l'air est frais, mais les rayons du soleil viennent napper de caramel ce magnifique gâteau de la Côte d'Azur.

On frappe à la porte, le petit déjeuner est servi. Le plateau ne plaisante pas avec la surface : croissants chauds, petits pains, jus d'orange, confitures, fruits, du café en veux-tu en voilà, « Édouard VII » est loin de l'ouvrier qui casse son œuf dur sur son genou... Seul le chat lui manque, et en même temps quelque chose le taraude.

Dehors, le ronronnement des voitures presse l'italien à aller voir ce qui s'y passe et surtout à conduire sa *Jag* pour parader dans la rue d'Antibes qui, comme la gare de Lyon, s'est trompée de ville ! Il est beau le rital qui descend marche après marche les étages de ce palais dont le tapis rouge est empêché de bouger par les barres en cuivre fixées à chaque angle. La cigarette au bec, mais pas encore allumée, Edouardo arrive dans le hall pour régler sa note. Une musique de fond chatouille les oreilles, c'est Vivaldi qui raconte le printemps.

Le clé d'or fait préparer la facture à un chignon avec lunettes pointues dernier cri. L'homme derrière le comptoir, les mains sur le verre qui protège le cuir vert foncé collé sur le bois, est raide comme s'il avait avalé un manche à balai, mais sourit et engage la conversation d'usage en tendant un briquet allumé pour satisfaire le client qui n'avait rien demandé. Le fumeur accepte l'offre et se fait remettre une petite boîte d'allumettes au blason du palace. Pour la première fois, Édouard sort de sa poche intérieure de son veston un chéquier tout neuf qui, comme son stylo à plume, n'a jamais servi. D'une main de maître, il écrit la même chose qui se trouve en bas de la facture sans montrer que pour lui c'est un jour de baptême ; ensuite, il prend une liasse de la poche de son pantalon et donne un joli billet qui pour beaucoup représente une journée de travail.

« Coupez ! », dirait le metteur en scène, « on la garde ! ».
« Mastroiani » sort de l'hôtel, il va chercher sa caisse.

Dans ces moments qui paraissent ordinaires, l'acteur prend son pied. Il jubile en ne faisant rien d'autre que d'exister. Jouer le riche, quoi de plus naturel ! Toute personne qui n'a connu que de la merde en ferait autant. Édouard a enterré le communisme de la Libération et les fleurs qui ornent la Croisette

tombent à pic. L'invitation à la promenade sur le bord de mer se fait naturellement ; ici le sable blond a remplacé les galets gris de Nice. Assis sur un banc, Marcello regarde les retraités qui marchotent péniblement et qui, pour beaucoup, ne sont pas du coin, ayant choisi de venir mourir au soleil grâce à leur porte-monnaie bien rempli. Ces vieux y ont usé plusieurs cannes, ce qui a peut être donné son nom à la ville, se dit Édouard en rigolant ! N'ayant rien d'autre à faire à part vivre, le nanti qui, lui, est à la fleur de l'âge se pose de sérieuses questions sur son avenir. Être riche n'est ni un métier ni une occupation. Certes, être pauvre est insupportable, mais baigner dans le luxe sans but précis peut devenir encore plus dangereux. Les dimanches deviennent des lundis, l'argent perd sa valeur, l'âme part à la dérive et beaucoup finissent dans les Casinos, l'alcool et, souvent, au bout d'une corde.

Déjà midi ! Levé trop tard, Édouard n'a pas faim. Installé dans son bolide, il brûle de l'essence et du tabac en longeant la côte ; sa voiture mange le goudron, il ne se lasse pas de rouler, lui qui a tellement marché. De ville en port et en feux rouges, doucement, il se rapproche de Nice. Le soleil est redescendu et derrière lui dans son rétroviseur l'éblouit. Dans ces heures bizarres à la lisière de l'ombre et de la lumière, le solitaire cherche son futur et ne veut pas se loucher. Une avalanche de questions l'opresse. Il s'arrête sur le bord de mer, à l'entrée de Nice, à deux pas de l'aéroport. Les mains dans les poches, Édouard s'approche d'un homme, qui, en compagnie de son fils, pêche l'anguille. L'enfant alimente un feu de bois avec ce que la mer a rejeté ; le pêcheur, qui ressemble à Mussolini, mâchonne un cigare en surveillant ses cannes fixées dans des tubes de fer enfoncés dans les galets. La conversation s'engage : vu l'accent, Emilio a vite fait de com-

prendre que l'inconnu est italien comme lui et très vite les échanges se font dans la langue de Casanova. Inconsciemment, Édouard vient de retrouver sa vraie nature, celle d'un homme qui ne triche pas. Les deux moustaches parlent de tout et de rien comme naguère l'ouvrier le faisait le soir au pied de l'escalier avec ses pairs. Les bavards se quittent et sans le savoir le pêcheur a répondu au questionnement d'Édouard. Les préliminaires de la nuit tombent bien, car ils éclairent la lanterne du chercheur de son demain.

Le bohémien repart, acquitté de ses turpitudes. Tout est redevenu limpide dans sa tête. Édouard va faire machine arrière, il va garder le meilleur de ce qu'il a trouvé à Nice et jeter le mauvais qu'il a vécu à Paris : l'équilibre sera rétabli. Les vacances n'ont de valeur que lorsqu'on travaille, et il n'y a qu'après la pluie que l'on apprécie le soleil. Il est bien connu que le pâtissier ne mange plus de gâteaux depuis longtemps.

Une fois repris sa route sur la Promenade des Anglais, le vacancier va garer sa voiture sous Garibaldi. La faim le tenaille ; il veut s'encanailler de ravioli et de gros rouge chez *Thérèse*, à l'heure du pastis, pour retrouver ses marques et la populace.

Le retour à l'hôtel Plaza se fait avec les ronds de jambe habituels. Le client apprécie, mais garde la tête froide et veut en finir avec cette mascarade. Sitôt dans sa suite, il prévient sa belle que demain matin, ils partiront pour Paris à l'heure du coq. Édouard ne veut pas gâcher son plaisir : le gâteau est délicieux, mais il craint la crise de foie. Depuis plus de deux mois, il en a vu et revu suffisamment ; son ordinaire lui manque pour pouvoir se réétalonner et garder un bon souvenir d'aujourd'hui. Il va partir pour mieux revenir au pays de cocagne.

Cinq heures du matin, Édouard se réveille sans aiguilles, la fête est finie ! Trente minutes plus tard, il est dans la voiture. Il pleut, et c'est tant mieux. À travers le va-et-vient des essuies glaces, la mer se confond avec le ciel. La route refuse de boire l'eau et les roues de la voiture rejettent les flaques sur les côtés.

Il y a bien longtemps que le coq ne chante plus à Monaco : exempté comme les tas de fumier sur le Rocher trop chers pour les paysans, il est parti à la cloche de bois se faire entendre ailleurs avec ses poules qui ont fait l'erreur de ne pas pondre des œufs d'or.

Édouard arrive devant la porte de l'hôtel, où la sienne l'attend les bras chargés d'amour. Engouffré à la hâte dans la voiture arrosée de trombes de pluie, assis sur les genoux de sa maman, le poussin découvre, avec ses yeux myrtilles, ce papa tout neuf descendu du ciel qu'un coup de foudre lui a donné. Bien au chaud dans le bois et le cuir, la basse-cour s'échappe sur les chemins sans mule que les temps modernes ont goudronnés.

L'averse s'est calmée et le jour tombe trempé jusqu'aux os ; la route s'entrave de petits ruisseaux qui ne durent que le temps de quelques voitures qui font des gerbes d'eau sale et cherche la mer. Le ciel a jeté sa blouse grise et le feu est à l'horizon de la Méditerranée. Rien ne vient déranger le silence qui accompagne les trois cœurs qui battent en harmonie. Parfois les bavardages sont inutiles, seule l'intensité du moment gravant à tout jamais dans l'âme de chacun le souvenir de l'instant. Le trio laisse le tailleur de pierre inscrire dans le marbre de la mémoire le début de cette aventure qui promet que demain il fera beau.

La nationale 7 déroule le tapis rouge à celui qui est parti sur un coup de tête. La capitale ne supporte pas qu'on la quitte et elle fait les yeux doux à Édouard pour qu'il remonte au pays des lumières, pour qu'il découvre l'autre face de Paris, celle des nantis, qui ne marchent pas le dos voûté en regardant les trottoirs luisants. Édouard va visiter deux mille ans d'histoire, sculptés dans la pierre, avec ses rues où des gens ont vécu et laissé leur nom dans les dictionnaires. La marche sur Paris se fait dans la victoire, les bras chargés de trophées. L'ancien niçois poussera la porte de la ville avec les pieds !

Après deux jours de voyage, Édouard est devenu Papa. Le petit, gavé de bonbons, devant cet homme qui fait le singe et parfois l'assoie sur ses genoux pour lui donner l'illusion qu'il conduit la voiture, est en symbiose parfaite avec lui et chacun y trouve son compte. Il pleut des bises et l'on rit de tout.

L'entrée d'un hôtel cosu voit arriver la petite famille qui s'installe pour quelques semaines, le temps de se laisser le temps d'acheter des murs, des plafonds avec corniches et rosaces haut perchées et des radiateurs bouillants posés sur du Versailles ciré, sans oublier, bien sûr, la salle de bains carrelée en blanc avec un miroir sculpté qui montre le lavabo à deux robinets. La baignoire n'est pas en reste, qui donne une cascade d'eau chaude et a un garde savon creusé dans l'émail de la faïence. Beaucoup de pas sont nécessaires pour traverser l'appartement où se distribuent les cheminées de marbre dans chaque pièce. Maître Édouard a même son bureau avec bibliothèque et un coffre déguisé en meuble de châtaignier dont le poids a découragé le vendeur d'emporter l'objet, car il pèse un âne mort.

Sur le palier, un immense paillason tient compagnie à un porte-parapluies souvent mouillé, bien évidemment.

L'heureux propriétaire sort de chez un quincaillier, avec son nom inscrit sur une plaque de cuivre qui a gardé la même dimension que celle du notaire aujourd'hui décédé, dont la barbe avait poussé jadis au Chemin des Dames. Les nouveaux bourgeois, installés au cinquième étage avec vue imprenable sur l'exposition universelle de Gustave, n'ont de cesse d'acheter meubles et bibelots, bref, tout ce qui est inutile, mais fait plaisir aux yeux.

Ici, même le cafard est différent : il arbore une couleur chatoyante assortie au parquet et, qui plus est, de taille plus modeste, il veut voir sans être vu pour ne pas déranger.

De lundi en lundi pour Édouard, c'est dimanche tous les jours. L'été est fatigué et il commence à baisser les bras, les nuages se profilent pour descendre sur Paris qui frissonne déjà.

Un matin de septembre, d'un ordinaire à mourir d'ennui, l'Italien s'habille en pauvre. Levées avant lui, madame Édouard, la petite Cécile préparent le café : une gorgée de nuit plus un nuage de cigarette, les amoureux s'observent.

Le concierge de l'immeuble est encore au lit que le riche ouvrier mal rasé descend les cinq étages à pieds avec un baiser que lui a laissé pour la route l'amour de sa vie. Une fois sur le trottoir, les mains dans les poches et le col relevé, le besogneux passe devant un sublime coupé Jaguar qu'il regarde avec envie, sourire aux lèvres. Content de retrouver son ancienne vie pour ne pas se lasser de la nouvelle, Édouard prend le métro, direction la fabrique de tuyaux. Le déserteur espère retrouver son boulot et rentrer le soir fatigué, gamelle sale, les pieds humides dans son cent trente mètres carrés qui exige des cloisons.

Devant « l'entrée des artistes », l'immigré pousse la porte crasseuse qui donne toujours sur le long couloir de rayonnages aux odeurs de ferraille neuve. Tous les regards sont sur lui. Le retour d'Édouard, pour quelques jours, alimentera en eau le moulin à paroles des blouses bleues.

Même un aveugle pourrait trouver sa route pour se diriger vers le bureau du patron grâce au parfum sucré de la secrétaire qui n'en finit pas de puer. Après l'ascension des marches d'acier de la comptabilité, Édouard est là ! Le patron écarquille les yeux, surpris de voir ressusciter son ancien employé qu'il croyait disparu à jamais.

De rictus en poignée de main, le maître des lieux ferme la porte vitrée de son bureau en montrant la chaise pour inviter Édouard à s'asseoir. Le cul bien calé dans son fauteuil, le patron prend son stylo à plume et tape sur la vitre en montrant une tasse vide à la secrétaire. La femme apporte une tasse de plus, le cendrier laisse consumer l'allumette qui a fini son travail en écoutant le disparu qui s'explique. À la suite d'un désordre sentimental et sur un coup de tête, le malheureux a pris la fuite avec sa paye pour se refaire une santé mentale sur la Côte d'Azur dans la famille... Le patron le rassure en lui disant qu'il s'en était douté, car quelques jours après sa disparition il avait reçu la visite de sa femme.

Le temps de régler quelques détails administratifs, les deux hommes se quittent en se donnant rendez-vous demain pour reprendre le collier.

En ressortant de l'usine, rien ne semble avoir changé de ce décor triste à pleurer et, pourtant, Édouard se sent rassuré dans cet univers glauque. En passant du bleu de travail au smoking, il pourra apprécier les bons moments sans se lasser. Grâce à

cette double vie, il gardera la tête froide et les idées claires en attendant les fins de semaine et les congés.

Assis sur le même banc qu'hier, pendant neuf mois l'eau a coulé sous la passerelle de l'hôtel du Nord, et c'est aussi le temps qu'il aura fallu à quelqu'un qui se cache dans le ventre de sa maman pour paraître, car l'aventure d'Édouard ne fait que commencer.

SOMMAIRE